ANDER-CAN

ET

PADMANI.

ANDER-CAN,

RAJA DE BRAMPOUR,

ET

PADMANI,

HISTOIRE ORIENTALE;

TRADUITE DE LA LANGUE MALABARE;

Par Madame la Comteſſe DE CH. M. R. D.

TOME PREMIER.

A BRAMPOUR;

Et ſe trouve à PARIS,

Chez BRIAND, Libraire, quai des Auguſtins;
N°. 50.

1788.

PQ
1947
C3A5
t.1
LIBRARY
JUN 12 1967
UNIVERSITY OF TORONTO

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce volume.

CHAPITRE PREMIER. *NAISSANCE d'Ander-Can, & ses premières années*, Page 1.

CHAP. II. *Ran-Zing, père d'Ander-Can, est envoyé à la cour impériale d'Agra par le raja Akebar. Portraits des trois princes, fils de l'empereur Schah-Jehan. Intrigues de cour*, 7.

CHAP. III. *Les sultans Moldabax & Aureng-Zeb, créés soubas de Guzurate & de Decan, se rendent dans leur soubahie*, 15.

CHAP. IV. *Ran-Zing revient à Brampour. Mort du raja Akebar*, 16.

CHAP. V. *Arrivée de Padmavi à Brampour. Naissance de la passion d'Ander pour cette princesse*, 18.

CHAP. VI. *Le raja Ran-Zing prend des mesures pour éteindre la passion de son fils. Il se décide à le faire voyager*, 22

CHAP. VII. *Padmani apprend qu'elle va quitter la cour de Brampour*, Page 24.
CHAP. VIII. *Lettre de Padmani à Ander-Can*, 27.
CHAP. IX. *Ander-Can reçoit la lettre de Padmani*, 30.
CHAP. X. *Départ de Padmani*, 37.
CHAP. XI. *Ander-Can se prépare à voyager avec le brame Falcour & le raj-poute Thamar-Can*, 39.
CHAP. XII. *Ander-Can, Thamar & Falcour quittent le royaume de Brampour*, 48.
CHAP. XIII. *Les voyageurs arrivent dans les environs d'Agra*, 50.
CHAP. XIV. *Entrée d'Ander-Can dans Agra. Réflexions sur cette ville*, 52.
CHAP. XV. *Anecdote galante*, 55.
CHAP. XVI. *Suite de l'aventure d'Agra*, 58.
CHAP. XVII. *Conclusion de l'aventure d'Agra*, 63.
CHAP. XVIII. *Ander-Can, Falcour & Thamar dans le Decan. Description de la ville d'Aurengabad*, 67.
CHAP. XIX. *Comment Aureng-Zeb gouvernait le Decan*, 70.

CHAP. XX. *Hiſtoire des Faquirs ou Santous, religieux mahométans dans les Indes,* Page 73.

CHAP. XXI. *Suite de l'hiſtoire des Faquirs. Aureng-Zeb leur fait une aumône conſidérable,* 76.

CHAP. XXII. *Suite de l'hiſtoire des Faquirs. Aureng-Zeb les attire à Aurengabad,* 78.

CHAP. XXIII. *Suite de l'hiſtoire des Faquirs. Leurs eſpérances & leurs craintes,* 84.

CHAP. XXIV. *Suite de l'hiſtoire des Faquirs. Miracle.* 86.

CHAP. XXV. *Concluſion de l'hiſtoire des Faquirs,* 92.

CHAP. XXVI. *Départ d'Aurengabad. Ander-Can traverſe les montagnes qui ſéparent les côtes de Coromandel & du Malabar. Il arrive aux frontières de l'empire mogol,* 95.

CHAP. XXVII. *Deſcription du déſert de Zend,* 97.

CHAP. XXVIII. *Comment Ander-Can, Thamar & Falcour traverſent le déſert de Zend,* 99.

CHAP. XXIX. *Comment Ander-Can,*

Thamar & Falcour sont assassinés & dépouillés par leurs esclaves, Page 103.

CHAP. XXX. *Falcour revient à la vie*, 109.

CHAP. XXXI. *Espérances de Falcour. Il emporte le corps d'Ander-Can dans des broussailles*, 112.

CHAP. XXXII. *Ander-Can reconnaît Falcour*, 114.

CHAP. XXXIII. *Falcour découvre une caverne & s'y réfugie avec Ander-Can*, 116.

CHAP. XXXIV. *Les esclaves ne trouvant pas les corps d'Ander, de Thamar & de Falcour, en font la recherche*, 119.

CHAP. XXXV. *Les esclaves se rendent dans la caverne dans laquelle Ander & Falcour étaient cachés, ils ne les découvrent pas*, 120.

CHAP. XXXVI. *Ander & Falcour sortent de la caverne. Départ des esclaves*, 123.

CHAP. XXXVII. *La faim se fait sentir à Ander & à Falcour. Nouveau danger*, 127.

CHAP. XXXVIII. *Ander & Falcour retournent dans la caverne. Ils trouvent des fruits sauvages*, 132.

CHAP. XXXIX. *Les voyageurs reviennent au bord de la rivière. Ils réfléchissent sur le parti qu'ils prendront*, Page 135.

CHAP. XL. *Ander & Falcour suivent les bords de la rivière. Ils découvrent un bois dans un vallon agréable*, 138.

CHAP. XLI. *Réflexions qui ennuieront plus d'un lecteur*, 141.

CHAP. XLII. *Les voyageurs se décident à passer la nuit dans le vallon. Préparatifs à cet effet*, 145.

CHAP. XLIII. *Les voyageurs sont éveillés par les hurlemens d'un tigre*, 147.

CHAP. XLIV. *Combat d'un tigre & d'un serpent. Ses suites.* 151.

CHAP. XLV. *Les deux voyageurs abandonnent le vallon*, 155.

CHAP. XLVI. *Réflexions d'Ander-Can*, 158.

CHAP. XLVII. *Les deux voyageurs continuent leur route, s'entretenant ensemble*, 160.

CHAP. XLVIII. *La rivière dont Ander & Falcour suivent le cours se perd dans les sables. Ils reviennent sur leurs pas*, 163.

CHAP. XLIX. *Leur retour dans la caverne*, 164.

CHAP. L. *Ils font des recherches qui n'aboutiſſent à rien. Eſpérances de revoir Thamar*, Page 166.

CHAP. LI. *Ils s'établiſſent dans la caverne*, 169.

CHAP. LII. *Ander-Can & Falcour prennent la réſolution d'examiner le ſouterrein : ils s'y égarent, & en ſortent par une iſſue inattendue*, 171.

CHAP LIII. *Tableau de la plage ſur laquelle Ander & Falcour ſe trouvent*, 174.

CHAP. LIV. *Ils rencontrent une femme qui leur offre un aſyle*, 176.

CHAP. LV. *Zulmire conduit les voyageurs à travers les précipices*, 178.

CHAP. LVI. *Etonnement des voyageurs à la vue de la vallée de Dinam*, 180.

CHAP. LVII. *Les deux voyageurs apprennent des choſes extraordinaires*, 181.

CHAP. LVIII. *Ander-Can & Falcour arrivent dans la vallée de Dinam. Réception qui leur eſt faite*, 184.

CHAP. LIX. *Ander-Can & Falcour raiſonnent enſemble ſur ce que Zulmire leur avait dit, & reconnaiſſent qu'elle leur a parlé de Thamar*, 187.

CHAP. LX. *Converſation des voyageurs avec Zulmire. Ils s'informent à elle par quel chemin ils pourraient ſe rendre à Din*, Page 190.

CHAP. LXI. *Lettre de Thamar*, 198.

CHAP. LXII. *Ander-Can & Falcour attendent Thamar dans la vallée de Dinam*, 201.

CHAP. LXIII. *Les deux étrangers ſont adoptés dans la famille de Zulmire. Portrait du mari & des deux enfans de cette dame*, 202.

CHAP. LXIV. *Deſcription de la vallée de Dinam*, 205.

CHAP. LXV. *Comment ce vallon avait été peuplé*, 208.

CHAP. LXVI. *Noms des fondateurs de la colonie. Leurs recherches d'abord infructueuſes*, 212.

CHAP. LXVII. *Découverte heureuſe*, 214.

CHAP. LXVIII. *Les nouveaux colons éliſent un chef. Ils bâtiſſent des cabanes dans leur nouvelle demeure*, 222.

CHAP. LXIX. *Les colons apperçoivent un vaiſſeau ſur la côte ; un d'entre eux s'offre d'aller le reconnaître, il eſt tué. Suites de ſa mort*, 226.

CHAP. LXX. *Misouf, chef de la colonie, propose à ses compagnons de se marier,* Page 228.

CHAP. LXXI. *Gouvernement de la colonie,* 231

CHAP. LXXII. *Suite du gouvernement de la colonie. Fête publique,* 233.

CHAP. LXXIII. *Suite du gouvernement de la colonie. Cérémonies observées dans les noces,* 234.

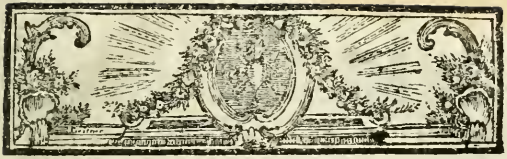
CHAP. LXXIV. *Suite du gouvernement de la colonie. Obsèques,* 236.

CHAP. LXXV. *Suite du gouvernement de la colonie. Manière de s'habiller,* 237.

CHAP. LXXVI. *Suite du gouvernement de la colonie. Culture,* 238.

CHAP. LXXVII. *Ander-Can & Falcour sont regardés comme membres de la colonie,* 239.

Fin de la Table.]



ANDER-CAN,

RAJA DE BRAMPOUR,

ET

PADMANI.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance d'Ander-Can, & ses premières années.

JE suis né à Brampour, la quatorzième année du règne de Schah-Jehan, empereur des Indes. Mes ancêtres étaient rajas de cette ville & de la province qui porte le même nom,

long-temps avant que les princes mahométans eussent fait des conquêtes & formé des établissemens dans l'Indostan.

Mes pères avaient eu de fréquens démêlés avec les princes des différentes dinasties qui, successivement, avaient occupé le trône de Delhy, & récemment l'empereur venait de former le siège de Brampour ; mais mon grand-père, le raja Akebar, s'était défendu avec tant de bravoure, que Schah-Jehan, renonçant à l'espérance d'envahir ce petit royaume, en avait reconnu l'indépendance par un traité solemnel.

Ma mère, la princesse Fatime, était persane, fille d'Hybrains-Bet, frère de Schah-Sophi, roi de Perse. Les princes raj-poutes ne s'allient presque jamais qu'à des princesses de leur caste. Mon père avait dérogé à cet usage, regardé comme sacré dans l'Indostan,

en épousant ma mère pendant un voyage qu'il avait fait à la cour d'Ispaham pour les intérêts d'Aureng-Zeb, troisième fils de Schah Jehan. Ce mariage, réprouvé par les loix & par la religion, avait déplu également à mon grand-pere & à la nation, accoutumée à ne voir sur le trône, à côté de ses souverains, que des princesses de la caste régnante ; mais ces impressions désavantageuses s'effacèrent bientôt. Ma mère gagna le cœur de tous ses sujets par son affabilité & sa bienfaisance : on oubliait qu'elle était étrangère pour ne voir en elle qu'une princesse accomplie.

Ma naissance augmenta la satisfaction publique, &, malgré la molle délicatesse avec laquelle les princesses du sang royal sont élevées à la cour de Perse, ma mère voulut me nourrir de son lait, suivant l'usage des princesses indiennes.

Je passai les premières années de ma vie sous les yeux de ma mère & de mon grand-père : ils voulurent se charger des élémens de mon éducation & des soins de mon enfance ; mon père n'y présida point. A peine la succession au trône était assurée par ma naissance, qu'il fut envoyé, par mon aïeul, à la cour impériale, en conséquence du traité qu'il venait de faire avec l'empereur.

Dès que ma langue put articuler des sons, dès que mon cœur fut capable de sentir, mon grand-père se hâta de déposer dans mon ame les semences de toutes les vertus : il m'apprit à respecter les décrets de l'être suprême, à aimer les hommes, & à leur faire du bien. Les bedas & le vedam furent les livres de mon enfance ; j'y lisais avec autant de plaisir que d'étonnement la naissance du monde & ses différentes révolutions ;

mais l'image de l'être suprême, gravée dans ces livres sublimes, de la main de Brama, fut placée pour jamais au fond de mon ame. Dieu est celui qui fut & qui sera toujours : il anime & gouverne l'univers par la providence générale de ses principes inaltérables ; il n'est pour lui ni passé ni futur. Faible mortel, ne sonde point la nature de celui qui fait mouvoir les ressorts du monde, cette recherche est vaine & criminelle, mais considère ses ouvrages, ils annoncent sa sagesse & sa puissance.

Mon grand père ramenait souvent mes lectures sur les articles des livres sacrés qui tracent, avec les traits énergiques de la vérité, les devoirs d'un souverain. Pourrais-je oublier jamais ces belles maximes du vedam, dont l'exécution entretiendrait sur la terre l'harmonie & le bonheur, comme la clarté & le feu du soleil y maintiennent

l'ordre & la fécondité. Qu'un roi ſoit inſtruit, aimé, ferme & redouté ; protecteur du mérite, qu'il cherche la vertu pour la récompenſer. Son premier devoir eſt de régner ſur lui-même. Maître de ſes paſſions, il doit tout voir, tout connaître, tout entendre ; il eſt l'œil de ſes états comme Dieu eſt l'œil du monde. Si, percevant le tribut, il ne protège pas ceux qui le paient, les plus terribles châtimens l'attendent dans les enfers ; s'il encourage la culture des terres, & que le laboureur joyeux lève vers le ciel ſes mains pures & innocentes pour lui rendre graces du bonheur dont il jouit, Dieu verſera ſur ſon empire les tréſors de ſa protection ſouveraine, l'abondance, fille de la paix & de l'induſtrie, germera dans cette heureuſe contrée, & le bonheur du prince naîtra de la félicité publique.

CHAPITRE II.

Ran-Zing, père d'Ander-Can, est envoyé à la cour impériale d'Agra par le raja Akebar. Portraits des trois princes, fils de l'empereur Schah-Jehan. Intringues de cour.

L'EMPEREUR Schah-Jehan venait d'abandonner la résidence de Delhy pour fixer son séjour à Agra. C'est dans cette ville que mon père s'était rendu, suivant les ordres de mon aïeul. Il avait été reçu par l'empereur avec les égards les plus distingués. Les princes & les grands seigneurs mogols lui donnèrent à l'envi des fêtes superbes; mais la réception la plus flatteuse pour son cœur fut celle que lui firent le sultan Aureng-Zeb, troisième fils de l'empereur, & la princesse Begon-

Zaid, ſon épouſe, auxquels mon père avait toujours été ſingulièrement attaché, & dont il avait favoriſé le mariage.

Tous les cœurs volaient alors au-devant d'Aureng-Zeb. Une contenance guerrière, qui ſied ſi bien à un prince, jointe à la taille la plus noble & à la figure la plus intéreſſante, étaient les moindres faveurs qu'il devait à la nature. Son eſprit était ſupérieur à ſon âge. Il joignait à la douceur inſinuante d'un caractère flexible une connaiſſance approfondie des hommes, que les jeunes gens n'ont preſque jamais, & qui n'eſt que le fruit tardif de la réflexion. Libéral & magnifique, les biens de l'empire ne ſemblaient être dans ſes mains que pour les verſer ſur ceux dont l'indigence réclamait ſes largeſſes; il excitait la vertu par ſes bienfaits, & par ſon accueil plus ſéduiſant encore.

A ces qualités, Aureng-Zeb en joignait une autre qui lui fraya le chemin de l'empire.

Ce prince n'ignorait pas qu'après la mort de son père, sa destinée ne lui laissait à choisir que le trône ou la mort. Résolu de régner, il s'accoutuma de bonne heure à la dissimulation que l'état de sa fortune lui rendait nécessaire pour parvenir à ses fins. Mon père était le confident secret de toutes ses pensées ; c'était dans son sein que le jeune prince se plaisait à épancher son cœur pour y déposer ses craintes, ses espérances, ses peines & ses plaisirs.

Le fils aîné de l'empereur s'appellait sultan Darak. Ce prince joignait à une taille élégante & aux traits réguliers du visage des inclinations nobles & une ame grande & sincère. Jamais prince du sang de Thimur-Lenk n'eut peut-être une plus grande

pénétration d'esprit, & n'en augmenta l'intensité par une culture plus recherchée. Peu content d'être initié dans toutes les connaissances dont les bragmanes sont dépositaires, il voulut s'instruire des sciences & des arts de l'Europe. Les liaisons qu'il forma avec les étrangers que, malgré les barrières de la vaste mer, la cupidité conduisait en Asie pour le malheur de l'Indostan, le détachèrent de la religion de ses ancêtres ; mais il se montrait jaloux à l'excès de la grandeur de l'empire, qu'il regardait comme son héritage. Ces brillantes qualités étaient ternies par un orgueil insupportable, & par une confiance sans bornes en son propre mérite ; c'étaient l'offenser que de lui donner un conseil ; c'était faire insulte à sa pénétration, que de paraître voir dans les affaires ce qu'il n'y avait pas vu lui-même. Avec ces dispositions, il devait être

trompé, comme il le fut dans la suite.

L'empereur Schah-Jehan avait un second fils, le prince Moldabax. La chasse & les exercices du trait étaient ses uniques plaisirs. Il vivait dans les bois, au milieu des lions, des serpens & des tigres, auxquels il faisait une guerre mortelle. Sa bravoure fière & précipitée lui faisait regarder les négociations comme indignes de son courage: il n'avait de confiance que dans la force de son bras.

Tels étaient les trois princes qui prétendaient à l'empire des Indes après la mort de Schah-Jehan. Ils vécurent ensemble en bonne intelligence aussi long-temps que l'empereur jouit d'une assez bonne santé pour tenir les rênes de l'état d'une main ferme : mais lorsque mon père arriva dans la capitale, l'empereur, sans être d'un âge avancé, commençait à s'affaiblir ; les fatigues

excessives qu'il avait supportées à la guerre, jointes à une constitution délicate, altéraient sa santé. Sans être décidément malade, il tomba dans un état habituel de langueur qui le détermina à remettre une partie de son autorité entre les mains de son fils aîné, le sultan Darak.

Le prince Moldabax, déchu de ses espérances, ne put cacher son mécontentement: il cabala publiquement contre son frère, & les courtisans se partagèrent entre ces deux rivaux, chacun suivant son inclination, son intérêt ou son caprice.

Aureng-Zeb prit un parti différent. Il déclara hautement qu'il ne prétendait pas à l'empire, & qu'à la mort de son père, son dessein était de prendre l'habit de *faquir*, & de couler des jours paisibles au sein de la médiocrité. En conséquence de cette prétendue résolution, il ne paraissait

plus en public qu'en habit blanc & ſans aucun des diamans dont les princes mogols ſont toujours couverts. On le voyait ſeul, ou avec mon père, dans les promenades les plus ſolitaires : il prévenait, par un accueil gracieux, les moindres particuliers d'Agra, & c'était une réflexion générale, qu'un prince auſſi accompli ne devait pas renoncer à l'empire.

La princeſſe Begon-Zaïd ſemblait favoriſer la réſolution de ſon époux par ſon amour pour la retraite & pour ſes devoirs domeſtiques. Elle était fille aînée de Schah-Sophi, roi de Perſe. Aureng-Zeb n'avait paru deſirer de l'épouſer que ſéduit par la grande réputation de beauté dont jouiſſait cette princeſſe ; mais la politique la plus déliée était cachée ſous le voile de l'amour ; il ne pouvait pas douter que le roi de Perſe, ſon beau-père, ne favoriſât un jour les démarches

qu'il pourrait faire pour ſe placer ſur le trône des Indes. L'habit de faquir, dont il devait ſe revêtir à la mort de ſon père, était une reſſource qu'il ſe préparait dans l'avenir pour ſauver du moins ſa vie s'il ne trouvait pas l'occaſion d'agrandir ſa fortune.

Mon père avait été chargé, de la part de Schah-Jehan, de négocier le mariage d'Aureng-Zeb & de Begon-Zaïd, & c'eſt pendant le voyage fait à ce ſujet à Iſpaham qu'il avait épouſé ma mère, couſine germaine de cette princeſſe.

CHAPITRE III.

Les ſultans Moldabax & Aureng-Zeb, créés ſoubas de Guzurate & de Decan, ſe rendent dans leur ſoubabie.

Les intrigues du prince Moldabax parvinrent aux oreilles de l'empereur, il réſolut de les arrêter, en éloignant ce prince de la cour. Il fut envoyé à Guzarate en qualité de vice-roi ou de ſouba.

Schah-Jehan donna dans le même temps la vice-royauté de Decan à Aureng-Zeb. Ce prince eût bien deſiré de ne pas s'éloigner d'Agra dans la circonſtance où l'état de langueur de ſon père ſemblait rendre prochaine la révolution qui laiſſerait vacant le trône des Mogols ; mais les ordres de

l'empereur étaient si précis, qu'il fut obligé de quitter la cour sur le-champ avec la sultane son épouse.

Mon père promit à Aureng Zeb, non-seulement de l'informer exactement de tout ce qui se passerait à Agra, mais de lui donner avis du moment de la mort de son père, & de l'aider de tout son pouvoir à monter sur le trône impérial.

CHAPITRE IV.

Ran-Zing revient à Brampour. Mort du raja Akebar.

Quelque temps après le départ d'Aureng-Zeb pour la soubabie de Decan, mon aïeul tomba dangereusement malade. Cet événement ramèna mon père à Brampour. Il semblait que mon aïeul n'attendait

que l'arrivée de ſon fils pour quitter la vie, peut-être même que la joie de le revoir, en cauſant une révolution dans ſes ſens, précipita le moment fatal. Le prince mourut dans les bras de mon père & de ma mère.

Après que le corps du raja Akebar eut été brûlé ſur un bûcher avec les cérémonies indiennes en uſage dans la caſte des Raj-poutes, mon père & ma mère furent proclamés ſolemnellement roi & reine de Brampour.

Cette circonſtance obligea mon père à faire un ſecond voyage à la cour impériale pour prêter hommage à l'empereur, qui devait lui ceindre l'épée royale. Mon père vint à Agra, accompagné d'une eſcorte qui pouvait paſſer pour une armée. Il ne ſéjourna dans la capitale que le temps néceſſaire pour faire à l'empereur les ſoumiſſions d'uſage, & en recevoir le

titre de raja, bientôt il reprit la route de Brampour.

CHAPITRE V.

Arrivée de Padmani à Brampour. Naissance de la passion d'Ander pour cette princesse.

PARMI les seigneurs indiens qui avaient suivi mon père à Agra, il distinguait Zoromade ; c'était le plus riche particulier du royaume ; mais il devait sur-tout à ses grandes qualités la faveur dont il jouissait. Zoromade avait une fille à-peu-près de mon âge : mon père l'avait engagé à l'envoyer à la cour avec plusieurs autres enfans des deux sexes qui, suivant nos usages, devaient partager mon éducation.

J'entrais dans ma douzième année, & j'étais absent lorsque Padmani

(c'eſt ainſi qu'on nommait la fille de Zoromade) fut introduite dans le palais de Brampour. Lorſque je rentrai, cette jeune perſonne me fut préſentée par ma mère. Tous ceux qui ſe trouvèrent préſens à cette entrevue furent témoins de l'émotion vive & ſubite que ſa vue cauſa dans mon ame; je ſentis pour elle, dès cet inſtant, un penchant irréſiſtible qui n'a fait qu'augmenter dans la ſuite. Je lui fis toutes les careſſes que l'innocence des premières années autoriſe, & je dis à ma mère, avec la naïveté de cet âge, que je choiſiſſois Padmani pour être un jour ma femme. Padmani ne répondait rien, elle était dans cette confuſion qu'éprouvent preſque toujours les enfans qui ſe trouvent dans un cercle de perſonnes qu'ils ne connaiſſent pas. Cependant, comme elle avait toujours vécu dans le monde avec ſes

parens, bientôt la cour ne lui fut plus étrangère. Alors on fut surpris de voir que, dans un âge si tendre, elle réunît un esprit délicat aux manières les plus aisées. Je la quittais le moins que je le pouvais, entraîné vers elle par un charme sympatique dont je n'étais pas encore en état de démêler la cause.

Mes parens pensaient sans doute que les impressions du bien & du mal, gravées superficiellement dans le cœur des enfans, s'effacent d'elles-mêmes lorsque les passions font sentir leur empire redoutable, & qu'il est rare que des inclinations formées au milieu des jeux de l'enfance influent sur le reste de la vie. Rassurés par ces principes, qui ne sont pas toujours sûrs, ils n'apportèrent aucun obstacle à la naissance de mon penchant, on s'en servait même pour avancer mon éducation. Si je donnais quelque sujet de

mécontentement, Padmani était un modèle qu'on me préſentait ; on m'aſſurait que je ne devais me flatter d'obtenir ſon eſtime & ſon cœur que par mon attachement à mes devoirs. Je promettais tout ce qu'on voulait, & ſouvent je tenais parole.

A meſure que j'avançais en âge, je m'abandonnais tout entier à une paſſion que les premières impreſſions avaient fait naître dans mon cœur ; elle devint bientôt ſi violente, qu'il n'était plus en mon pouvoir de la vaincre. Je paſſais auprès de Padmani tous les momens qui n'étaient pas conſacrés à l'étude ; c'étaient des ſecrets, des confidences analogues à la faibleſſe de l'âge que nous avions l'un & l'autre. Il nous était libre de nous entretenir à tous momens enſemble, & chaque jour je découvrais dans l'ame de ma jeune maîtreſſe de nouveaux charmes qui m'attachaient

à elle avec plus de force. Je ne soupçonnais pas que le cours de ces délicieux instans fût jamais interrompu, & le temps, en serrant nos chaînes, vit croître notre felicité.

CHAPITRE VI.

Le raja Ran-Zing prend des mesures pour éteindre la passion de son fils. Il se décide à le faire voyager.

JE touchais à ma seïzième année, & l'on s'apperçut un peu tard que l'inclination que mes parens avaient favorisée pouvait avoir des suites non prévues. Les usages reçus dans toute l'Asie laissent aux princes la liberté d'épouser leurs sujettes, il est même rare qu'ils choisissent leurs épouses ailleurs que dans leurs états; mais

mon père avait des vues particulières pour mon établiſſement. Un raja voiſin avait une fille unique qui devait apporter en dot à ſon époux une province ; cette héritière m'était deſtinée. Mon père craignant que mon attachement pour Padmani ne mît un obſtacle à ſes deſſeins, s'en ouvrit au père de cette aimable princeſſe. Zoromade entra dans ſes vues, & promit de retirer Padmani de la cour.

Mon père ſe flattait que j'oublierais bientôt une perſonne dont la préſence ne ſoutiendrait plus l'amour que j'avais pour elle ; il ſe propoſait d'ailleurs de me faire voyager dans les principales cours de l'Aſie, & ſur-tout à celle de Perſe, pour y voir mon aïeul maternel, & pour y apprendre correctement le perſan, langue la plus douce & la plus harmonieuſe de toutes celles qu'on parle en Orient.

CHAPITRE VII.

Padmani apprend qu'elle va quitter la cour de Brampour.

PADMANI n'avait pas encore treize ans accomplis. Nous avions passé ensemble un jour presque entier, occupés à nous promettre de nous aimer pendant toute notre vie. Que nous étions éloignés de penser au malheur qui devait suivre ces momens de plaisir! Padmani, en rentrant dans son appartement, vit avec surprise qu'on serrait avec soin ses effets, elle en demanda le motif avec empressement. L'affectation qu'on avait de lui déguiser la vérité augmentant son desir de la savoir, en exigeant avec tant d'instance qu'on satisfît sa curiosité, que ses esclaves furent obligées de

de lui dire que ſes parens la retiraient de la cour. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour Padmani : il ſe fit dans ſes ſens une révolution ſi ſubite, qu'elle tomba dans des convulſions affreuſes. Ses femmes ſe repentirent de n'avoir pas mieux gardé le ſecret qui leur était confié ; le mal était fait : elles déshabillèrent leur maîtreſſe & la mirent au lit.

Ma mère, inſtruite de l'accident qui venait d'arriver, accourut à l'appartement de Padmani, elle la trouva dans l'état le plus alarmant. Elle avait été ſi fort épuiſée par les convulſions qui l'avaient ſaiſie lorſqu'elle reçut la fatale nouvelle de ſon départ, que la nature défaillant tout-à-coup, elle était tombée dans une léthargie qui lui ſerait peut-être devenue funeſte ſi elle eût été moins ſoignée. Les Médecins décidèrent que la malade n'avait beſoin que de repos, & qu'elle

ne ſerait pas en état de ſupporter, de pluſieurs jours, aucune eſpèce de voiture ; en conſéquence ſon départ fut retardé.

On laiſſa, pour veiller auprès de Padmani, une eſclave qu'elle aimait. Dès qu'elle ſe vit ſeule, elle s'abandonna ſans contrainte à ſa douleur. Tantôt noyée dans ſes pleurs, tantôt égarée hors d'elle-même, ſon état eût touché les perſonnes les plus inſenſibles. Quelquefois elle parlait à haute voix du prince qu'on la forçait de quitter. On ne connaît le prix des biens que lorſqu'on eſt ſur le point de les perdre, ou qu'on les a perdus. Son imagination lui peignait les quatre années qu'elle avait paſſées auprès de ma mère ; il lui ſemblait qu'elles s'étaient écoulées avec une rapidité extrême.

Naire (c'eſt le nom de l'eſclave qui veillait auprès d'elle) mêlait ſes larmes

à celles de ſa maîtreſſe. Padmani paſſa preſque toute la nuit dans cet état cruel. L'amour, dont elle était la victime ſans en connaître le nom, lui inſpira alors des ſentimens au-deſſus de ſon âge. Ce dieu fait parler, quand il le veut, les bergers comme les rois, & les enfans comme les hommes. Elle demanda de l'encre & du papier, &, malgré ſon extrême abattement, elle m'écrivit la lettre ſuivante.

CHAPITRE VIII.

Lettre de Padmani à Ander-Can.

« JE vous perds, mon cher Ander ; » mes parens me ſéparent de vous.... » Je me ſéparerais plus volontiers de » moi-même. Momens heureux que » nous avons paſſés enſemble, êtes-» vous évanouis pour jamais ? eſt-il

» donc vrai que je ne vous verrai
» plus ? Je ne me connais pas, un
» trouble affreux s'eſt emparé de tous
» mes ſens, je tremble, en vous écri-
» vant, comme ſi je commettais
» quelque faute. En eſt-ce une que
» de vous aimer ? Venez, cher Ander,
» venez donner quelque conſolation
» à votre amie. Je vous aime, mais
» j'aime auſſi mon père & ma mère,
» le roi & la reine ; il eſt vrai que je
» ſens pour vous quelque choſe que
» mon attachement pour eux ne m'a
» jamais fait éprouver. Je pleurai
» beaucoup lorſque je quittai ma
» mère pour venir ici, mais je ne
» ſentis pas ce déchirement, cet état
» violent que j'éprouve aujourd'hui,
» peut-être qu'en grandiſſant je ſuis
» devenue plus ſenſible. Je prévois
» que je ſerai très-malheureuſe. Si
» vous m'aviez vue hier lorſque j'ap-
» pris la nouvelle de mon départ

» prochain, vous m'auriez plaint sans
» doute; je perdis l'usage de mes sens,
» on me mit au lit: la reine fut la
» première personne que j'apperçus
» auprès de moi, elle me prodiguait
» les soins les plus empressés. Je me
» jettai sur sa main, je la couvris
» de baisers & je l'arrosai de mes
» larmes. Je voulais tomber à ses
» pieds, lui faire confidence des
» secrets de mon cœur, je la connais
» pour avoir éprouvé mille fois ses
» bontés, elle eût été sensible à mon
» malheur; mon cœur poussait les
» paroles sur mes lèvres, mais la honte
» les y retenait, & mes lèvres ne
» s'ouvrirent pas; d'ailleurs, j'étais si
» faible, qu'il m'était impossible de
» faire aucun mouvement pour em-
» brasser les genoux de la reine.
» Qand elle eut quitté mon appar-
» tement, je me reprochai amèrement
» mon peu de hardiesse; il me semble

» que je ne ſerais pas ſi timide ſi je
» la revoyais. Je vous attends, mon
» cher Ander, & je ſens que je re-
» tombe dans l'anéantiſſement dont
» je ne fais que de ſortir. Adieu ».

CHAPITRE IX.

Ander-Can reçoit la lettre de Padmani.

PADMANI était ſi faible en finiſſant cette lettre, qu'elle la donna ſans la cacheter à l'eſclave qui veillait auprès d'elle, qu'elle chargea de me la remettre auſſi-tôt qu'on pourrait entrer dans mon appartement; elle s'aſſoupit enſuite, & dormit une partie de la nuit. Le médecin, qui la vit au lever du ſoleil, jugea que ſa maladie venait d'une agitation violente; il en attribua la cauſe à quelque chagrin ſecret,

& il annonça que la force du tempérament suffirait pour retirer la malade de l'état où elle était.

Personne ne se trouvait dans mon appartement lorsque je reçus la lettre de Padmani. Les premières lignes, que je parcourus avidement, me jettèrent dans une si grande confusion de pensées, que j'eus de la peine à la lire toute entière, je fus même forcé de me reposer plusieurs fois, & d'en suspendre la lecture. J'examinai si c'était bien l'écriture de Padmani. A mesure que je lisais, mes yeux s'enflammaient, je parlais seul, & mes paroles n'avaient point de suite. Enfin je plaçai dans mon sein la lettre que je venais de recevoir, & je passai sur-le-champ dans l'appartement de ma mère. Elle parut surprise de me voir si matin chez elle; mais en m'examinant attentivement, elle s'apperçut qu'il se passait dans mon ame quelque

mouvement extraordinaire. Venez, mon fils, me dit-elle, asseyez-vous près de moi : Grand Dieu ! qu'avez-vous ? vos yeux sont égarés, vous vous troublez. Je ne répondais point. — Mais parlez donc. Je pris mon parti, je me jettai à ses genoux, & mes larmes furent les premières expressions de ma douleur. Prenant un peu de confiance, je m'écriai, comme si j'avais craint de n'être pas entendu : Oh ! ma mère, ma tendre mère, exigez-vous de moi le sacrifice de ma vie ? Que vous a fait Padmani ? que vous ai-je fait ? Au nom de Brama ne nous séparez pas l'un de l'autre, ou vous me verrez expirer à vos pieds. Vous m'avez promis que Padmani serait un jour mon épouse, je ne survivrais pas un moment à sa perte, & vous seriez cause de la mort de votre fils.

Ma mère était instruite que j'aimais

Padmani, mais elle ne pensait pas que ma passion fût si violente. Elle parut un instant incertaine sur le parti qu'elle allait prendre, le fond de mon caractère lui était connu. Sûre de me conduire à son gré par les voies de la persuasion, elle me força de partager son sopha, &, après m'avoir embrassé plusieurs fois, elle me parla en ces termes:

« Jusqu'à présent, mon fils, on » vous a traité comme un enfant, il » est temps qu'on tienne avec vous le » langage de la raison. J'aime Pad- » mani, & je consentirais volontiers » qu'elle fût un jour votre épouse; » mais est-il juste que sa mère, qui » ressent aussi pour elle la plus vive » tendresse, s'en prive absolument? » Elle la demande, pensez-vous que » je puisse, sans injustice, refuser de » lui rendre sa fille? D'ailleurs, mon » fils, vous êtes sur le point de quitter

» vous-même cette cour. Vous avez
» vécu, Padmani & vous, comme
» deux enfans, votre conduite ne
» peut plus être la même ; vous ne
» devez recevoir Padmani que des
» mains de ſes parens, qui ſeuls ont
» le droit de vous la donner pour
» épouſe. C'eſt ſous les yeux d'une
» mère reſpectable que l'éducation
» de Padmani va ſe perfectionner,
» tandis que vous acquerrez ce qui
» manque encore à la vôtre. Vous
» allez voyager dans les principales
» villes de l'Aſie, & ſur-tout à la
» cour de Perſe, où vous verrez mon
» père. Puiſſiez-vous lui reſſembler
» par les qualités de l'ame & de l'eſ-
» prit, comme vous lui reſſemblez par
» la figure! Au retour de vos voyages,
» vous ſerez libre de demander Pad-
» mani en mariage à ſes parens, &
» ſoyez certain que je contribuerai
» volontiers à faire réuſſir ce projet

» ſi votre bonheur eſt à ce prix. Vous » voyez, mon fils, ajouta-t-elle en » m'embraſſant de nouveau, que je » vous aime, & que je ne deſire pas » votre mort ».

Ma mère vit avec plaiſir que ſon diſcours avait produit ſur mon ame l'effet qu'elle pouvait en attendre. Les jeunes gens ſont toujours flattés lorſqu'on leur parle d'un ton de confiance. J'étais entré chez la reine le déſeſpoir dans le cœur, j'en ſortis conſolé. Je me rendis enſuite à l'appartement de Padmani, & je l'inſtruiſis de la converſation que je venais d'avoir.

Mes paroles furent un beaume ſalutaire qui porta dans l'ame de ma jeune amante la paix & la tranquillité. Elle convint de la juſteſſe des réflexions de ma mère; mais ſon cœur ſe défendait encore après la conviction de ſon eſprit; il fallut que je priſſe le ſoin

de rassurer ce cœur ou je régnais, en lui vouant mille fois un amour éternel. Padmani me fit, de son côté, les mêmes sermens.

Tandis que je jurais à mon amante une constance à toute épreuve, ma mère fit prier le raja mon père de passer dans son appartement : elle lui fit part de mes inquiétudes, & de la manière dont elle les avait calmées. Mon père approuva le parti qu'elle avait pris dans une circonstance où il ne s'agissait, selon lui, que de me tranquilliser l'esprit.

Mon père pensait que les femmes que je verrais dans le cours de mes voyages, & la dissipation qui en est inséparable, me guériraient aisément d'une passion qui lui paraissait sans conséquence.

CHAPITRE X.

Départ de Padmani.

PADMANI partit quelques jours après, ce ne fut pas sans verser de nouvelles larmes. Nos adieux furent mêlés des plus vives inquiétudes sur l'avenir, lorsqu'il fallut nous séparer.

Rentré chez moi, le peu de fermeté que j'avais fait paraître au départ de Padmani m'abandonna, je me livrai tout entier au chagrin d'avoir perdu mon amante. Plongé dans une mélancolie profonde, je ne faisais plus attention aux objets qui m'environnaient; tantôt je me reprochais le départ de Padmani, comme si je l'eusse occasionné moi-même par une complaisance excessive, quelquefois je voulais la faire poursuivre, & qu'on

la ramenât au château. Ma mère laiſſa paſſer ces premiers mouvemens, auxquels il eût été dangereux de s'oppoſer. Sur le ſoir, elle ſe fit porter dans mon appartement. J'étais abſorbé par des réflexions ſi accablantes, que je n'avais pas entendu ma mère lorſqu'elle était entrée dans mon cabinet. Surpris de la voir devant moi, je me précipitai dans ſes bras, nous mêlâmes nos larmes enſemble. Elle me répéta à peu-près les mêmes choſes qu'elle m'avait dites quelques jours auparavant.

Le cœur des jeunes gens ſent vivement les douceurs du plaiſir & les amertumes de la peine, mais les impreſſions qu'elles font s'en effacent avec facilité, ce ſont des ſecouſſes violentes, mais paſſagères, qui ſe ſuccèdent rapidement; de ſorte que les enfans paſſent ſouvent, ſans nuances, du plaiſir à la peine, & de la peine au plaiſir.

CHAPITRE XI.

Ander-Can ſe prépare à voyager avec le brame Falcour & le rajpoute Thamar-Can.

APRÈS les premiers accès du chagrin auquel je m'étais livré après le départ de Padmani, & que la préſence & les diſcours de ma mère affaibliſſaient inſenſiblement, je devins raiſonnable par degrés, & je m'occupai des préparatifs de mes voyages. Mes parens avaient réſolu de n'épargner aucune dépenſe pour me faire paraître dans les cours de l'Aſie avec un éclat qui répondît au rang que je devais occuper dans les Indes. Le ſoin de ma conduite fut confié à deux hommes dont les qualités du cœur & de l'eſprit étaient connues depuis long-

temps par mon père : l'un était un brame célèbre, de l'ordre des Pundits, nommé Falcour. Il avait été long-temps directeur des écoles de Benarès, siège des sciences de l'Indostan, & il jouissait dans tout l'empire de la réputation que donne une science profonde, jointe à une sagesse consommée ; l'autre était Thamar-Can, guerrier valeureux, de la caste des Raj-poutes, appellés Naires à la côte de Malabar. Mon père connaissait sa bravoure pour l'avoir vu souvent combattre & vaincre à ses côtés. Le bramine était chargé de diriger mes études, de m'instruire de la religion & des loix de mon pays ; le Raj-poute devait plier mon jeune courage aux vertus militaires, m'inspirer de la valeur en m'en donnant l'exemple, & me défendre dans l'occasion.

Lorsque mes équipages furent prêts, mon père fixa le jour de mon départ.

Je demandai la permiſſion d'aller faire à Padmani mes derniers adieux. Elle habitait avec ſa famille dans une terre, à quelques lieues de Brampour. Elle me reçut comme ſi nous ne nous fuſſions pas vus depuis pluſieurs années; mais l'état dans lequel je la trouvai dut me ſurprendre étrangement. La langueur mortelle dans laquelle elle était plongée depuis notre ſéparation avait ſi fort altéré ſes traits, qu'elle était preſque méconnaiſſable: ſon air s'anima lorſque je l'abordai; on parla de mes voyages, & du temps que je devais y conſacrer. Pendant la converſation, Padmani me quitta aſſez bruſquement: j'avais continuellement les yeux attachés ſur les ſiens, & l'agitation que j'apperçus ſur ſon viſage me fit ſoupçonner la cauſe de ſa retraite. Je craignis qu'il ne lui fût ſurvenu quelque accident. J'expliquai ma penſée à Zoromade & à ſon

épouſe, &, ſans attendre leur réponſe, me levant avec précipitation, je courus ſur les pas de mon amante. Je frémis encore lorſque je ſonge à l'état dans lequel je la trouvai. Je la vis évanouie ſur le parquet de ſa chambre, glacée, ſans couleur, à peine appercevait-on qu'elle reſpirait encore. Cette vue me fit jetter des cris qui firent monter ſes parens, &, courant à elle pour la ſecourir, la douleur & l'effroi me firent évanouir moi-même, & tomber ſans connaiſſance à côté de Padmani.

Lorſque je revins à moi, je me trouvai ſur un ſopha, dans la chambre de mon amante, entre les bras de ſon père & de ſa mère, qui me prodiguaient leurs ſoins. Ce n'eſt pas moi qu'il faut ſecourir, m'écriai-je en revenant de ma faibleſſe, c'eſt Padmani, &, jettant les yeux ſur elle, je m'apperçus qu'elle reſpirait à peine. Je me

traînai auprès de son lit, Padmani ouvrit les yeux; je tenais une de ses mains que je pressais contre mon cœur : hélas! ce cœur était si serré, que je n'avais pas la force de proférer une parole. Que Padmani était touchante dans ce triste moment! jamais, non, jamais elle ne m'avait paru si belle. Ses grands yeux, ouverts sans se fixer sur aucun objet, étaient pleins de douceur, malgré leur abattement. Elle n'avait sur la tête que ses beaux cheveux, qui tombaient en désordre sur ses épaules & sur son sein, dont la blancheur éblouissante aurait effacé celle de l'albâtre. Sa mère la prit dans ses bras, & l'accablait de caresses. Padmani, qui commençait à reprendre ses sens, y répondait autant que ses forces épuisées pouvaient le lui permettre. On jugea qu'il fallait lui laisser prendre du repos, & chacun se retira. Je remontai auprès d'elle quelque

temps après. Cette tendre amante me regardant avec des yeux pleins d'amour : Que vous êtes cruel, mon cher Ander, de vouloir me rappeller à la vie ; ah ! laiſſez-moi mourir. La mort eſt une faveur lorſqu'on perd le ſeul bien qui nous attachait à la vie. Quel langage me tenez-vous, lui répondis-je ? quels ſont les ſouhaits que vous faites en faveur de mon voyage & de mon retour ? Vous parlez de mourir : ignorez-vous que votre ſort eſt tellement lié au mien, que je ne ſurvivrais pas à la nouvelle de votre mort ? Vivez, ma chère Padmani, vivez pour un amant qui vous adore, & qui ne s'éloigne de vous que pour ſe rendre plus digne du bonheur de vous poſſéder. Que ne lui dis-je pas pour calmer ſes craintes & adoucir ſa douleur ! Cependant elle m'avertit elle-même qu'il était temps de me retirer. Je la quittai après qu'elle m'eut fait

promettre que je passerais chez elle le lendemain, avant mon départ.

Je me jettai sur mon lit. Puissance suprême! quelle nuit pour un tendre amant! que je souffris! qu'il est dur de s'arracher à ce qu'on aime plus que sa propre vie!

Le jour me surprit dans les réflexions les plus tristes, & j'entendis les apprêts de mon départ. Devais-je me présenter à Padmani pour lui faire de tristes adieux qui ne pouvaient qu'augmenter sa douleur? & quand je l'aurais dû, en étais-je le maître? Je fis quelques pas dans ce dessein; mais, en sortant de mon appartement, j'éprouvai un frissonnement dans tout mon corps qui me laissa immobile & comme pétrifié par la douleur. Mes gens me trouvèrent dans cette situation, ils me portèrent dans ma voiture, je ne m'y opposai pas, j'étais incapable, dans cet instant, de me

faire obéir, & au bout de quelques heures j'arrivai à Brampour.

Ma mère, qui m'attendait, me tira de la profonde rêverie dans laquelle j'étais enseveli. Nous eûmes ensemble une longue conversation. Elle me chargea de ses ordres pour mon grand-père & pour une sœur qu'elle avait encore à la cour de Perse. Je sus d'elle que je devais partir le lendemain: elle m'accompagna dans le cabinet de mon père, qui m'instruisit de différentes choses relatives à mon voyage. Il m'embrassa tendrement, &, après m'avoir donné sa bénédiction paternelle, il me recommanda à l'être suprême & aux soins de mes deux conducteurs.

Je soupai légérement, &, malgré les sujets de chagrin que j'avais, je dormis assez tranquillement jusqu'au lendemain.

Ma mère me voulut voir encore

une fois. Lorſqu'on lui dit que j'allais monter ſur mon éléphant, elle mit à mon col un collier de diamans que ſa mère lui avait donné lors de ſon mariage, & qu'elle portait ordinairement ; & me tenant étroitement ſerré dans ſes bras : Adieu, mon fils, me dit-elle, adieu, mon cher fils ; ſouvenez-vous d'une mère qui ne connaîtra plus de plaiſir juſqu'au jour heureux qui vous ramènera dans ſes bras. Les ſanglots, qui étouffaient ſa voix, l'empêchèrent de continuer. Hélas ! un triſte preſſentiment criait au fond de ſon cœur qu'elle ne reverrait plus ſon fils.

CHAPITRE XII.

Ander-Can, Thamar & Falcour quittent le royaume de Brampour.

LA première visite que je devais faire était celle de l'empereur. Je pris la route d'Agra, dont j'étais éloigné de cent cinquante lieues. Le chemin de Brampour à la capitale de l'empire est percé avec magnificence; c'est un monument d'un des plus grands empereurs qui aient gouverné les Indes depuis Thimur-Lenk. La chaussée n'a que cinquante pieds, largeur suffisante pour le passage des voitures, qui peuvent se rencontrer sans se nuire, & qui n'emporte pas trop de terrein dans un pays où les denrées sont rares & précieuses.

La route, construite avec la plus grande

grande célérité, eſt élevée de cinq pieds au-deſſus du niveau des terres. Elle eſt bordée de grands arbres fruitiers, ſous leſquels les voyageurs fatigués trouvent un abri contre les ardeurs du ſoleil, & qui, joignant l'avantage d'une récolte à l'agrément de leur ombrage, ne ſurchargent pas la terre du poids de leur inutilité. Le chemin eſt coupé, preſque à toutes les lieues, par des bourgs ou des villages, dont quelques uns réjouiſſent les voyageurs par leur aſpect riant, & par l'air d'aiſance de leurs habitans. Lorſque les villages ſont un peu plus éloignés les uns des autres, on rencontre, dans l'intervalle qui les ſépare, des caravenſerails entretenus aux frais de l'état, dans leſquels on trouve gratuitement des chambres & des lits. Je couchai, la première nuit après mon départ de Brampour, dans une de ces hôtelleries publiques.

CHAPITRE XIII.

Les voyageurs arrivent dans les environs d'Agra.

JE ne fis point de ſéjour dans les villes ſituées ſur ma route, &, au bout de huit jours de marche, je me trouvai à ſix lieues d'Agra.

Je vis alors des objets qui attachèrent mes regards, & qui donnaient carrière à ma curioſité. Au lieu des campagnes fertiles & abondantes que j'avais parcourues dans les états de mon père, & dans quelques provinces de l'empire mogol, je ne voyais ici que des châteaux annoncés par de ſuperbes avenues, tout y reſpirait l'opulence. Que vois-je! m'écriai-je dans un tranſport d'admiration, il faut que le prince qui commande à-

cet état ſoit bien puiſſant, puiſque tout annonce ici une ſi grande abondance, que la demeure des particuliers reſſemble aux palais des princes. Le ſage Falcour jouit quelque temps de ma ſurpriſe; prenant enſuite la parole : Tout ce qui frappe vos yeux ſi agréablement n'eſt pas, comme vous le croyez, une marque infaillible de la proſpérité de l'état & du bonheur de ceux qui l'habitent. L'oſtentation & la molleſſe ont élevé ces maſſes de magnificence qui attirent vos regards, & dans leſquelles des maîtres, rongés d'ennui & de ſoucis, traînent ſouvent leur exiſtence triſte & languiſſante. Les frais énormes avec leſquels ces châteaux furent conſtruits entraînent ſouvent la ruine entière de leurs propriétaires, en les forçant à contracter des dettes dont les ſuites funeſtes font bientôt paſſer ces demeures magnifiques à de nouveaux patrons qu'elles

ruinent encore ; d'ailleurs, les terreins immenſes qu'occupent ces parcs & ces avenues ſont volés à l'agriculture. Heureux ce pays, ſi ces vaſtes & inutiles enceintes étaient converties en fertiles guerets, ſi le bœuf y traçait à pas lents des ſillons bientôt couverts par de riches moiſſons ! elles contribueraient à la richeſſe publique & au bonheur de l'empire. En faiſant ces réflexions, nous arrivâmes aux portes d'Agra.

CHAPITRE XIV.

Entrée d'Ander-Can dans Agra. Réflexions ſur cette ville.

JE ne fus point frappé de la magnificence & de la grandeur de cette ville immenſe, préciſément parce qu'on m'avait répété trop ſouvent que cette

grandeur & cette magnificence me surprendraient. La plupart des beaux édifices qui se présentèrent à mes regards me parurent au-dessous de l'idée que je m'en etais formée.

Agra est partagée en deux villes par la rivière de Gemma. La partie située à la droite du fleuve est occupée par le palais impérial, les hôtels des seigneurs & les maisons des riches particuliers; l'autre moitié de la ville est habitée par les banians & par les marchands de toutes les contrées de l'Asie que les facilités du commerce & la commodité des caravenserails y attirent. La ville occupe environ sept milles le long du fleuve. Elle n'est point entourée de murailles, mais un large fossé dans lequel on a fait entrer les eaux de la rivière l'environne de toutes parts.

Je passai près d'un mois dans cette ville impériale, où j'arrivai pendant

les réjouiſſances du bairam ; c'eſt le ſeul temps où l'on peut vivre en ſociété avec les femmes mogoles. Renfermées durant toute l'année dans les harens de leurs époux, elles ſe dédommagent de cette contrainte auſſi long-temps que dure cette ſolemnité. On les voit alors dans les temples, au palais & chez leurs amies.

Mon arrivée fit du bruit à Agra, & je fus pendant quelques jours le ſujet des converſations de la capitale.

Je ne ferai point la deſcription des beautés particulières que la ville d'Agra renferme dans ſa vaſte enceinte, on trouve ce détail dans tous les livres ; mais je ne ſaurais oublier une aventure plaiſante dont je fus le ſujet, & qui mortifia extrêmement ma vanité.

CHAPITRE XV.

Anecdote galante.

JE me promenais dans la galerie du château en attendant l'heure du lever de l'empereur, lorsque j'apperçus une jeune dame de la première qualité, avec laquelle j'avais soupé quelques jours auparavant chez l'ambassadeur de Perse. Le hasard m'avait placé à table auprès d'elle, & cette dame, dont la coquetterie était connue, m'avait fait des agaceries auxquelles j'avais répondu d'un air peut-être assez gauche, qu'elle avait fait semblant de prendre pour le timide embarras d'un homme passionné. Fatmé (c'était le nom de cette dame) était une de ces femmes qu'on appellait à Agra des petites maîtresses. Elle parut charmée de me

rencontrer chez l'empereur, & je crus qu'il n'était pas de la bienséance de me trouver aussi près d'elle sans la saluer. Approchez, petit libertin, me dit-elle, en voyant qu'effectivement je m'avançais de son côté, vous mériteriez d'être grondé..... N'êtes-vous pas confus de votre procédé? En vérité peut-on passer deux fois vingt-quatre heures entières sans donner de ses nouvelles à ses amis? Je m'excusais de mon mieux. Trêve de compliment, reprit-elle, & profitons mieux des instans. Asseyez-vous. Elle me fit une déclaration passionnée, en me prodiguant les plus fades éloges avec une volubilité de langue que j'admirais, & dont la source ne tarit que lorsque nous vîmes passer devant nous deux jolies femmes, qui n'étaient pas sans doute des amies de Fatmé. Elles furent traitées sans ménagement. On contrôla leur manière de vivre & de

s'habiller, on calcula & on multiplia le nombre de leurs années; on parla de leurs amans, des bruits qui couraient ou qui avaient couru sur leur compte, rien ne fut oublié; & ce qui me parut le plus extraordinaire, c'est que Fatmé me parlait de toutes ces choses comme devant m'être parfaitement connues. Elle finit son monologue en me proposant de venir souper chez elle avec mes deux amis. Ses offres furent si pressantes, que je les acceptai, & la partie fut liée. Je ne vins pas à bout de déterminer Falcour à m'accompagner, il demeura dans l'hôtellerie.

CHAPITRE XVI.

Suite de l'aventure d'Agra.

JE me rendis avec Thamar chez Fatmé sur les neuf heures du soir, j'y trouvai une compagnie nombreuse que cette dame avait rassemblée pour rendre son triomphe plus complet. Tous ceux qui la composaient étaient instruits sans doute du rôle qu'ils devaient jouer pour l'amuser aux dépens de ma simplicité ; car à peine étais-je entré dans le sallon, que je fus accablé d'une nuée de politesses auxquelles je ne pus jamais me dérober. La conversation n'eut que moi pour aliment : les uns louaient ma bonne mine & la richesse de ma taille, qui était belle en effet ; on parlait de ma naissance & de mes grands biens. Si je proférais

de temps en temps quelques paroles ; la trempe de mon ame était le ſujet d'un troiſième panégyrique, & ſi je prenais le parti de me taire, je n'y gagnais pas davantage, ma modeſtie était, à ce qu'on diſait, un luſtre qui jettait un nouvel éclat ſur les autres avantages que je devais à la nature.

Lorſque je ſonge aujourd'hui de ſang froid à la manière follement ridicule dont je fus baloté, je ne conçois pas comment ma modération ſe ſoutint juſqu'au bout ; je crois cependant qu'à la fin la patience m'eût échappé, ſi le ſouper, qu'on ſervit alors, n'eût fait une diverſion générale.

Fatmé ſe plaça à côté de moi. Elle étala, pendant le repas, le manège de la coquetterie la plus raffinée, & m'échauffa ſi bien l'imagination, que, répondant inſenſiblement à ſes agaceries, je promis de l'accompagner le jour ſuivant chez l'empereur.

La nuit était avancée lorsque je sortis de l'hôtel de Fatmé pour me retirer chez moi. Thamar, qui m'accompagnait, ne me fit aucun reproche sur la conduite que j'avais tenue ; mais, en sortant de mon appartement, il fit part à Falcour de la crainte où il était que je ne fusse tombé dans les filets de Fatmé, & que les suites de cette intrigue n'influassent sur nos projets de voyage.

Ces deux hommes sages virent toute la profondeur du précipice qui se creusait sous mes pas. Ils se consultèrent pendant la nuit sur le parti qui restait à prendre pour me le faire éviter. Ils étaient au désespoir de m'avoir laissé faire un trop long séjour à Agra, mais le mal était sans remède ; mon humeur violente & capricieuse leur laissait entrevoir du danger à heurter de front mes petites résolutions, ils crurent qu'il était plus à

propos de dissimuler, & de profiter habilement des premières lueurs de ma raison pour me retirer d'Agra.

Le lendemain ils entrèrent dans ma chambre au lever du soleil, comme ils le faisaient ordinairement. Avouez, mon prince, me dit Falcour, que tout vous paraît extraordinaire dans cette grande ville. Quelle magnificence! quelles richesses! quelle différence entre la beauté éblouissante & les airs de grandeur des dames de la capitale, & les graces tendres & naïves de Padmani, que vous avez aimée! Je ne pus m'empêcher de rougir lorsque Falcour fit cette comparaison, je sentais, dans le fond de mon ame, toute la différence dont il me parlait d'une manière ironique; Padmani régnait dans mon cœur, malgré l'espèce d'infidélité que je lui faisais. Je balançai quelque temps entre l'amour & la vanité, & je n'eus pas le courage

de changer la réſolution que j'avais priſe d'accompagner la belle Mogole au palais. Je me rendis donc chez elle à quatre heures après midi. Je la trouvai couchée nonchalamment ſur une pile de carreaux ; ſes graces naturelles étaient relevées par tous les avantages de la parure la plus recherchée. Elle me fit l'accueil le plus tendre. Pluſieurs perſonnes, qui furent annoncées alors, interrompirent notre tête-à-tête.

Cependant le moment de ſe rendre au palais arriva. J'accompagnai à cheval la belle Mogole, qui s'y rendit en palanquin, & je la ramenai le ſoir à ſon hôtel ; mais, malgré ſes preſſantes invitations d'y ſouper, je pris congé d'elle, & je rentrai chez moi d'aſſez bonne heure.

Le lendemain, lorſqu'on m'habillait, je reçus, de ſa part, la lettre la plus paſſionnée ; un eunuque me la

remit, & je le chargeai de la réponſe, ſuivant l'ordre de ſa maîtreſſe. Pendant mon dîner, je reçus une ſeconde lettre de Fatmé, je l'ouvris avec précipitation ; mais jugez de ma ſurpriſe lorſque je lus ce qui ſuit.

CHAPITRE XVII.

Concluſion de l'aventure d'Agra.

« NE manquez pas, mon cher Nadir, » de vous rendre chez moi ſur les » ſept heures du ſoir, vous jouirez » d'une ſcène qui vous amuſera par » ſa ſingularité. J'ai donné rendez-» vous pour cette heure-là au plus » plaiſant perſonnage qui exiſte peut-» être dans tout l'empire, c'eſt ce » jeune homme arrivé depuis quelque » temps de Brampour. Il faut convenir » que les princes étrangers ſont aſſo-

» mans. Il y a deux jours que je le
» retins à souper ; j'avais du monde,
» il fut ridiculisé de toutes les ma-
» nières ; mais peine perdue, il prêta
» le flanc à toutes les mauvaises plai-
» santeries qu'on lui fit, sans paraître
» les sentir. Je m'amusai de sa sim-
» plicité ; mais elle est si extrême,
» que cela passe la raillerie. Il m'a
» écrit ce matin une lettre qui est....
» à faire étouffer de rire. Amenez avec
» vous quelques amis, je vous le li-
» vrerai, à condition que vous lui
» ferez comprendre poliment qu'il est
» un sot. Adieu, mon cher Nadir,
» faites provision de bons mots. Je
» compte que nous passerons une
» soirée amusante. Fatmé ».

Il est impossible de peindre la situation dans laquelle je me trouvai à la lecture de cette consolante épître. Je roulais dans mon esprit mille pensées disparates. Je regardais Thamar &

Falcour comme pour leur demander conseil, un moment après je baissais les yeux, & j'étais accablé de cette lâche trahison. L'emportement, le mépris, la honte, le desir de la vengeance fermentaient tour-à-tour dans mon ame. Mes deux amis entreprirent de me consoler. Falcour me conjura, de la manière la plus touchante, de lui ouvrir mon cœur, j'en fis d'abord quelques difficultés : il me pressa par de nouvelles instances, & Thamar se joignant à lui : Eh bien ! vous le voulez, leur dis-je d'un air mêlé d'embarras & de fureur, lisez donc cette détestable lettre, ou plutôt je vais la lire moi-même, & puissent toutes les divinités infernales concourir à ma vengeance !

Mes deux amis m'écoutèrent sans m'interrompre. Falcour prit ensuite la parole. Cet homme vertueux flatta d'abord la colère dont j'étais animé,

en convenant qu'elle était légitime ; & lorsqu'il s'apperçut que mes sens commençaient à se calmer, & que j'étais en état d'entendre la voix de la raison, il me fit envisager combien le génie des habitans d'Agra était tourné à la perfidie, à la légéreté & au desir de donner des ridicules : il conclut que je ne devais pas regarder l'aventure qui venait de m'arriver comme malheureuse, puisqu'elle devait me servir d'une excellente leçon pour me conduire à l'avenir.

CHAPITRE XVIII.

Ander-Can, Falcour & Thamar dans le Decan. Deſcription de la ville d'Aurengabad.

JE trouvais une eſpèce de honte à ſéjourner plus long-temps dans une ville où j'avais été joué avec tant de ſcélérateſſe : je propoſai à mes deux amis de la quitter plutôt que nous ne l'avions projetté, ils y conſentirent volontiers, & nous prîmes la route de la ſoubabie de Decan.

Mon père, lié avec Aureng-Zeb par les nœuds de l'amitié la plus tendre, m'avait ordonné de paſſer quelque temps auprès de ce prince. Le ſouba, inſtruit de ma prochaine arrivée, envoya au-devant de moi une partie de ſa cour : il y vint lui-

même hors de la ville d'Aurengabad, qu'il faisait bâtir. J'en fus reçu comme il aurait pu recevoir son fils. Mon logement & ceux des personnes de ma suite étaient préparés dans le palais ; j'y fus servi avec la magnificence & le luxe asiatique.

J'employai les premiers jours après mon arrivée à Aurengabad à prendre un repos qui m'était nécessaire, je visitai ensuite les différens quartiers de cette nouvelle ville.

La situation d'Aurengabad est très-avantageuse pour le commerce. Cette cité naissante s'élève en amphithéatre sur le penchant d'une colline arrosée par les eaux du Guenga, fleuve large & profond, que les plus grands vaisseaux peuvent remonter jusqu'aux murs de la ville. Toutes les rues d'Aurengabad sont alignées au cordeau & plantées de grands arbres. Les maisons, couvertes de feuilles de bananier, sont

peintes de diverſes couleurs, ce qui préſente le coup-d'œil le plus varié & le plus agréable. Le château ſert de forteresſe à la ville, ſon architecture eſt majeſtueuſe. Cet édifice eſt diſpoſé de façon, que des fenêtres des principaux appartemens on peut voir tout ce qui ſe paſſe ſur le port. Les jardins de ce palais ſont délicieux. L'architecte ſemble avoir raſſemblé dans cet endroit charmant les beautés qu'on voit éparſes dans les jardins de l'Aſie : mais ce qui frappe le plus, c'eſt la régularité du deſſin & l'exactitude des proportions. Au premier coup-d'œil on eſt ſurpris que, dans un eſpace d'une médiocre étendue, l'artiſte ait placé tant de belles choſes ; on dirait que le terrein s'eſt multiplié ſous les efforts de ſon génie. Les jardins ſont terminés par un parc qui s'étend l'eſpace de deux lieues, juſqu'au pied d'une montagne. C'eſt dans ces jardins

& dans ce parc qu'Aureng-Zeb, après avoir donné la plus grande partie du jour aux soins du gouvernement, se délassait de ses fatigues, sans cesse renaissantes, auprès de la sultane Begon-Zaïd, qu'il aimait avec une tendresse sans bornes.

CHAPITRE XIX.

Comment Aureng-Zeb gouvernait le Decan.

Nos yeux étaient à peine de sûrs garans des merveilles que nous voyons, Falcour, Thamar & moi. Comment concevoir que, dans l'espace de cinq années, Aureng-Zeb avait pu mettre sa nouvelle ville dans l'état florissant où nous la voyons? La renommée avait publié jusques dans Brampour la sagesse du gouvernement

du ſouba. Nous ſavions que ce prince n'avait point foulé ſes peuples par des impôts onéreux, & nous ne pouvions nous laſſer d'admirer comment, avec des revenus peu conſidérables, il avait exécuté un projet ſi vaſte, à la pourſuite duquel il devait avoir dépenſé des ſommes immenſes.

Aureng-Zeb jouiſſait de notre ſurpriſe, que nous ne pouvions pas cacher; mais nous ſortîmes d'un étonnement pour tomber dans un autre beaucoup plus grand, lorſque ce prince nous fit part du ſtratagême bizarre dont il s'était ſervi avec ſuccès pour ſe procurer un tréſor immenſe ſans être à charge aux peuples confiés à ſon adminiſtration.

Par un uſage barbare, établi par Thimur Lenk dans l'empire mogol, l'empereur régnant ne fait point d'apanage à ſes enfans, il les élève auprès de ſa perſonne dans leur bas âge;

mais à peine sont-ils en état de porter les armes, qu'il les envoie dans les provinces frontières en qualité de vice-rois. Ils n'ont d'autre secours, pour soutenir leur dignité & vivre d'une manière convenable à leur naissance, que les contributions qu'ils lèvent sur les peuples après qu'ils ont payé les tributs dus à l'empereur.

Aureng-Zeb eut en partage le Decan, royaume riche, vaste & peuplé, qui comprend les côtes de Coromandel & de Malabar. Ce prince s'attacha à gagner la confiance des peuples. Dans cette vue, au lieu d'augmenter les impôts, à l'exemple des autres vice-rois à leur arrivée dans les provinces, touché au contraire des besoins de ses sujets, il leur remit une partie des impositions qu'il était en droit de lever, &, par cette conduite, il devint l'idole des habitans de Decan. Ce prince était adoré; mais les hom-

mages

mages des peuples, tout flatteurs qu'ils sont, ne sauraient suppléer au besoin d'argent qui se fait sentir à tous les hommes, & sur-tout aux souverains, obligés d'en dépenser davantage. Le désintéressement & la générosité d'Aureng-Zeb l'en avaient totalement dépourvu, & voici l'expédient qu'il employa pour s'en procurer.

CHAPITRE XX.

Histoire des Faquirs ou Santous, religieux mahométans dans les Indes.

Les Faquirs ou Santous sont des moines mahométans répandus dans les Indes. Ces hommes font profession d'une pauvreté volontaire ; ils courent en troupe dans les villes & dans les villages pour demander l'au-

mône, & paſſent pour voler, quand ils ſont les plus forts, ceux qui la leur refuſent. La pente qui entraîne les hommes vers la fainéantiſe, & qui ſemble être plus rapide dans les pays chauds que dans les autres parties du globe, a ſi fort multiplié cette profeſſion, que l'on compte cinq cents mille Faquirs dans l'empire mogol.

Ces moines, dans la vue de réveiller la charité des paſſans, exercent ſur eux-mêmes des cruautés révoltantes; les uns ſont courbés ſous le poids des groſſes chaînes dont ils ſont chargés, & qu'ils traînent avec un bruit effroyable; d'autres portent continuellement une pierre énorme attachée à leur col, ce qui les oblige à être toujours dans une attitude très-gênante; il en eſt qui font ruiſſeler le ſang de leur corps à coups de fouet. On les rencontre ſouvent par centaines, & leur ſort ſerait véritablement digne

de compaſſion ſi l'on n'était prévenu que c'eſt un métier auquel ils ſont accoutumés, qu'ils ont pris par choix, & qu'ils font pour gagner leur vie. Quelques Faquirs vont nus, à l'exception d'une ceinture qu'ils portent autour des reins; mais preſque tous ſont couverts de méchans haillons, dont la forme eſt particulière à leur inſtitut.

Cependant la miſère affreuſe dans laquelle ils paraiſſent plongés, le métier qu'ils font leur rapportent beaucoup d'argent, & il eſt rare qu'au bout de quelques années ils n'aient pas ramaſſé des fonds ſuffiſans pour les mettre en état de paſſer dans l'aiſance le reſte de leur vie.

La crainte de perdre leur argent, ou de faire paraître qu'ils en ont, ce qui leur nuirait également, leur fait prendre le parti de le coudre avec ſoin dans les plis de leurs habits; de ſorte qu'un Faquir qui implore votre cha-

rité, & que vous croiriez sur le point de mourir de misère, est souvent chargé d'or ; il cache ses richesses sous le manteau de l'extrême pauvreté.

CHAPITRE XXI.

Suite de l'histoire des Faquirs. Aureng-Zeb leur fait une aumône considérable.

Aureng-Zeb passait, dans sa soubabie, pour un musulman zélé ; il affectait même de dire que s'il avait le malheur de perdre l'empereur son père, il voulait abandonner le monde, & prendre l'habit de faquir pour passer le reste de ses jours dans l'exercice de la pénitence. Jamais il ne rencontrait un homme de cette profession sans lui témoigner l'estime particulière qu'il en faisait, & sans

ſe recommander inſtamment à ſes prières.

Il raſſembla un jour, dans l'enceinte de ſon palais, tous ceux qui ſe trouvaient dans l'étendue de ſon gouvernement, &, après les y avoir nourris pendant pluſieurs jours qu'il paſſa au milieu d'eux, & vécu à leur manière, il leur fit à tous une aumône conſidérable, & les renvoya pénétrés de ſes ſentimens religieux.

Aureng-Zeb avait formé ſon projet quand il traita les faquirs du Decan d'une manière ſi affectueuſe ; c'était le premier acte d'une comédie dont ces moines ne prévoyaient pas le dénouement. Ils ne manquèrent pas d'élever juſqu'aux nues les vertus d'un prince qui leur avait fait du bien ; c'était tout ce que le ſoubab attendait d'eux pour le moment.

CHAPITRE XXII.

Suite de l'hiſtoire des Faquirs. Aureng-Zeb les attire à Aurengabad.

A cette époque, Aureng-Zeb quitta la ville de Golconde, capitale de ſes états, pour fixer ſon ſéjour à Aurengabad, qui s'élevait alors avec magnificence, & dont il venait de faire la cérémonie de jetter les fondemens. Le ſoubab déploya, dans cette occaſion, le luxe le plus ſomptueux; &, ſous prétexte de rendre le ciel favorable à ſon entrepriſe, il voulut célébrer cet événement par un acte extraordinaire de religion. Il fit publier en conſéquence, dans le Decan & dans le Carnate, un avis, par lequel il invitait les Faquirs à ſe rendre dans

ſa nouvelle ville pour en faire ſolemnellement la dédicace. La fête était fixée à un temps précis, énoncé dans l'avis.

Cette nouvelle paſſa rapidement de bouche en bouche juſqu'aux extrémités des Indes & de la Perſe. Les Faquirs, attirés par la nouveauté du ſpectacle & par l'eſpérance d'une réception gracieuſe, accoururent à Aurengabad de toutes les parties de l'empire & des régions voiſines. Les caravenſerails & les différens hoſpices qu'Aureng-Zeb leur avait fait préparer n'en pouvaient recevoir que la moindre partie. Le ſoubab fut obligé de leur faire dreſſer des tentes dans la campagne. Le nombre de ces pélerins s'éleva à cent vingt mille; & ſi le vice-roi n'avait uſé de la plus grande prévoyance, ils auraient affamé la nouvelle ville qu'ils venaient bénir.

Cette multitude de pénitens ſe

rendait tous les matins, au lever de l'aurore, dans une vaſte enceinte qu'Aureng-Zeb avait fait préparer, & dont les portes étaient gardées par ſes troupes. Un autel de gazon était élevé dans ce temple champêtre, & les Faquirs, après avoir offert à Dieu leurs prières, avec les cérémonies qui leur étaient particulières, prenaient un repas frugal, préparé par les ſoins du vice-roi. Ils vaquaient à leurs affaires le reſte de la journée.

La fête dura une ſemaine entière. Le jour de la clôture, Aureng-Zeb ſe préſenta au milieu de l'aſſemblée des Faquirs, habillé comme un d'entre eux. Une longue robe de toile blanche lui couvrait le corps; ſes reins étaient entourés d'une ceinture de la même toile; ſes épaules étaient chargées d'une beface, & ſes mains armées d'un bâton. Dans cet équipage, il aſſiſta aux cérémonies religieuſes des Faquirs,

& voulut enſuite partager leur dîner. Après le repas, Aureng-Zeb, au milieu des acclamations mille fois réitérées, monta ſur un trône de verdure qui lui était préparé, & harangua la multitude des Faquirs, preſſés autour de lui. Un ſilence profond permettait d'entendre ſes moindres paroles. Il les remercia d'abord d'être venus de ſi loin pour faire la dédicace de ſa nouvelle ville; venant enſuite à l'aumône qu'il voulait leur faire, il leur déclara que, touché juſqu'au fond de l'ame de voir la plupart d'entre eux vêtus d'une manière ſi miſérable, qu'ils étaient expoſés à toutes les injures des ſaiſons, il avait ordonné qu'il fût préparé pour chacun d'eux un habit neuf ſemblable à celui qu'il portait lui-même, ne voulant pas être mieux partagé que ſes frères, & qu'il deſirait qu'ils s'en revêtiſſent ſur-le-champ.

A chaque parole que prononçait le soubab, on eût vu la figure des Faquirs se décomposer. L'excès de la surprise les jetta dans une morne stupidité. En troquant les lambeaux dont ils étaient couverts contre des habits neufs, ils faisaient une perte irréparable. Mais quel moyen d'éviter le malheur qui les menaçait? Aureng-Zeb, vêtu en Faquir, était cependant entouré de ses gardes, & l'enceinte, palissadée, était gardée par les troupes du vice-roi. Ils maudissaient dans ce moment l'instant auquel ils étaient entrés dans l'enceinte fatale. Cependant un des anciens fit des représentations. Il commença son discours par louer le vice-roi de la charité qu'il voulait exercer à leur égard; il s'excusa ensuite, de la part de ses frères, de la recevoir, alléguant, pour prétexte de refus, le vœu de pauvreté qu'ils avaient fait, & qu'ils craignaient d'enfreindre en

acceptant des habits trop commodes qu'un prince bienfaisant à l'excès avait eu l'attention de leur faire préparer.

La multitude des Faquirs s'applaudissait en secret de la tournure que leur chef donnait à leurs excuses, & de ce qu'il avait caché les véritables raisons de leur refus sous le voile d'une modestie religieuse; mais ils avaient en tête un prince auquel il était difficile de faire prendre le change. Aureng-Zeb écouta le Faquir avec bonté. Prenant ensuite la parole, il prononça un second discours, dans lequel, après avoir témoigné aux pénitens combien l'humilité qu'ils faisaient paraître augmentait encore le cas qu'il faisait d'eux, il insista sur la charité qu'il voulait leur faire, parce qu'elle leur était nécessaire, malgré leur modestie; & les éléphans de la cour ayant apporté les habits

tenus tout prêts, il exigea qu'ils s'en revêtissent sur-le-champ en sa présence.

CHAPITRE XXIII.

Suite de l'histoire des Faquirs. Leurs espérances & leurs craintes.

Les Faquirs furent donc obligés de se séparer des haillons qui recélaient toutes leurs richesses pour se revêtir d'habits neufs, lesquels, les couvrant avec plus de décence, les plongeaient en effet dans cette pauvreté dont ils affectaient de ne vouloir pas sortir. Ils ne quittèrent pas l'enceinte sans jetter furtivement des regards d'envie & de regret sur les lambeaux qu'ils s'étaient vu forcés d'abandonner; mais comme ils ne lisaient pas dans le cœur du soubab, & que l'espèce de

violence qu'il leur avait faite n'était attribuée par eux qu'à sa prévoyante charité, ils ne perdirent pas l'espérance d'être encore une fois les maîtres de leurs vieux habits, dont la possession les flattait davantage que celle de ceux dont ils étaient revêtus.

La nuit approchait ; ils espéraient qu'à la faveur de son obscurité ce serait pour eux chose aisée de pénétrer dans l'enceinte, & de se saisir, sans bruit, de ce qui leur appartenait. Ils sortirent donc les uns à la file des autres, en comblant, à haute voix, de bénédictions le sultan Aureng-Zeb, & en lui souhaitant l'empire du monde en récompense de sa bonne action. Elle fut récompensée en effet, mais d'une manière à laquelle les Faquirs ne s'attendaient pas.

CHAPITRE XXIV.

Suite de l'hiſtoire des Faquirs. Miracle.

A L'ENTRÉE de la nuit, le prince ordonna qu'on fît une pyramide des habits que les pénitens venaient de quitter, &, feignant de craindre qu'ils ne fuſſent profanés par les ſoldats, il y fit mettre le feu. Toutes ces dépouilles furent bientôt conſumées par les flammes. Le vent, qui ſoufflait alors avec aſſez de violence, emportant au loin la fumée & les débris, fit appercevoir à leur place une immenſe quantité de pièces d'or. Cette nouvelle fut donnée ſur-le-champ à Aureng-Zeb, qui rentrait à Aurengabad. Ce prince, qui s'y attendait, donna cependant les marques de la

plus grande surprise ; il voulut voir une chose qu'il affectait de regarder comme un prodige. Rentré dans l'enceinte, on écarta les cendres par son ordre, & dans l'instant un trésor prodigieux frappa les regards des spectateurs étonnés.

Aureng-Zeb fut le premier à crier au miracle, & toute la multitude, attirée par cet événement extraordinaire, cria au miracle après lui. La plaine retentit des cris de joie & de reconnoissance envers l'être suprême, qui, pour manifester la sainteté de ses serviteurs, venait de transformer leurs dépouilles, regardées comme viles, en un monceau de richesses.

Aureng-Zeb paraissait pénétré d'une surprise religieuse, &, dans ses transports, il ordonna de préparer, pour le lendemain, un sacrifice solemnel dans l'endroit même qui avait été le théatre des faveurs célestes, & tous

les Faquirs furent invités, de sa part, à s'y trouver.

Ces malheureux, au lieu de se rendre sous leurs tentes & dans les différens hospices qu'ils habitaient, s'étaient arrêtés à peu de distance de l'endroit dans lequel ils avaient été dépouillés; ils y tenaient une espèce de conseil, dont l'objet était de décider comment on reconnaîtrait, dans les ombres de la nuit, l'habit qui appartenait à chaque Faquir. Cet embarras n'était pas facile à résoudre, & la contestation qui en naissait était de nature à ne pas finir de long-temps. On pouvait entendre de fort loin le bruit qu'ils faisaient en parlant presque tous ensemble. Ceux qui ne mendiaient que depuis peu de temps se réjouissaient de l'événement, parce qu'ils ne pouvaient qu'y gagner en prenant un habit pour un autre. Les vieux Faquirs, dont les fonds étaient considérables,

déſeſpéraient de les revoir jamais ; lorſqu'ils faiſaient réflexion qu'il leur ſerait impoſſible de reconnaître les habits qui leur appartenaient, parce qu'ils étaient exactement taillés les uns comme les autres. Ils étaient dans la plus grande chaleur de leurs diſcuſſions, & prêts à en venir aux mains, lorſqu'ils apperçurent une épaiſſe fumée qui ſortait en colonne de l'enceinte. Bientôt des tourbillons de flammes ondoyantes qui perçaient les nues, & une odeur d'étoffe brûlée qui ſe répandait à la ronde, leur apprirent que les conteſtations étaient finies entre eux avec l'objet qui les cauſait. Les cris tumultueux qu'ils pouſſaient firent place au ſilence le plus profond. Aſſis à terre les uns près des autres, ils déploraient leur malheur. Les cris de joie dont l'enceinte retentiſſait ne furent pas capables de les tirer du morne abattement que le dénouement

de cette aventure leur causait ; ils y étaient encore enfoncés quand les députés d'Aureng-Zeb, précédés d'un chœur de musiciens, & suivis d'un nombreux cortège, vinrent leur apprendre quelles étaient les faveurs célestes dont le prince venait d'être comblé, & qu'il attribuait à leur mérite.

Le chef des Faquirs, homme d'une politique consommée, cachant avec art le trouble dont il était agité, répondit aux envoyés que ses frères rendaient mille actions de graces à l'être suprême, qui avait daigné exaucer leurs prières en récompensant ce prince charitable, & qu'ils ne manqueraient pas d'assister au sacrifice indiqué pour le lendemain.

Les députés d'Aureng-Zeb retirés, les Faquirs se concertèrent ensemble sur le parti qu'il leur convenait de prendre. Les uns prétendaient qu'il

n'était pas prudent de se fier une seconde fois à un prince dissimulé, qui, après les avoir dépouillés, leur préparait peut-être d'autres mauvais traitemens; les autres soutenaient que le soin de leur réputation, & même leur véritable intérêt, exigeaient impérieusement qu'ils parussent insensibles à la perte qu'ils venaient de faire, que c'était l'unique moyen de tirer parti de leur infortune, & de gagner en peu de temps autant d'argent qu'ils en avaient perdu dans cette malheureuse journée.

Ce raisonnement spécieux ne parut pas sans doute assez solide à tous les Faquirs. La plupart d'entre eux n'attendirent pas le lever du soleil pour abandonner un endroit qui leur avait été funeste, & qui retraçait l'image de leur désastre; ils décampèrent par troupes à différentes heures de la nuit, & l'aurore, en ramenant le jour,

n'en vit qu'un petit nombre dans la plaine.

CHAPITRE XXV.

Conclusion de l'histoire des Faquirs.

A PEINE le soleil, recommençant sa carrière, dorait le sommet des montagnes, que tous les habitans de la nouvelle ville, curieux de voir le miracle & d'assister au sacrifice, accouraient en foule vers l'enceinte sacrée; Aureng-Zeb y parut bientôt lui-même, traîné sur un char magnifique, & entouré d'une cour brillante. Les Faquirs, que l'intérêt de leur réputation enchaînait dans les environs d'Aurengabad, se réunirent en un seul corps, &, prenant une contenance dévote & assurée, ils se mirent en marche sur deux files pour se rendre

auprès du vice-roi. Leur arrivée fut célébrée par une acclamation générale, dédommagement faible, mais flatteur pour l'amour-propre. Le peuple, à-peu-près par-tout également crédule, & ami du merveilleux, se pressait sur leur passage, & regardait avidement des hommes dont la sainteté ne lui paraissait pas équivoque.

Après le sacrifice, ces moines mahométans dînèrent ensemble aux dépens du prince, & en présence d'une multitude de personnes qui se recommandaient à leurs prières. Ce petit triomphe, s'ils y furent sensibles, dut porter dans leur ame quelque consolation, & leur donner l'espoir d'amasser bientôt de nouvelles roupies.

Le vice-roi fit transporter sur le soir, dans son palais, le trésor qu'il venait d'acquérir; il en employa une partie à bâtir la ville d'Aurengabad,

le reſte ne lui fut pas inutile dans la ſuite pour conquérir l'empire des Indes.

J'écoutais avec avidité le récit du ſtratagême dont le vice-roi s'était ſervi, & du ſuccès qui l'avait couronné. Donnant enſuite carrière à mon imagination, je jouiſſais de l'anxiété des Faquirs ; leur ſituation me paraiſſait riſible, & j'en ris encore aujourd'hui en écrivant ces mémoires.

CHAPITRE XXVI.

Départ d'Aurengabad. Ander-Can traverſe les montagnes qui ſéparent les côtes de Coromandel & du Malabar. Il arrive aux frontières de l'empire mogol.

JE me propoſais, en ſortant du Decan, de voyager dans les royaumes de Pegu & d'Aſtracan. Aureng-Zeb me fit changer de deſſein, en m'apprenant que ces beaux pays étaient alors dévaſtés par une guerre ſanglante. Il fut réſolu en conſéquence que je prendrais le chemin de la Perſe.

Je franchis ſans accident la chaîne de hautes montagnes qui ſéparent le Coromandel du Malabar, & qui cauſent les mouſſons ſi célèbres dans les mers des Indes. La nature ſemble

avoir élevé ces montagnes entre les saisons opposées de l'été & de l'hiver. L'Indien, habitant le cap de Comorien, les yeux tournés vers la région de l'équateur, voit alternativement l'été à sa droite & l'hiver à sa gauche, comme si l'auteur de la nature tournait tout-à-coup, dans ces momens, la balance des biens & des maux qu'il tient dans ses mains. Je traversai ensuite le royaume de Guzurate, sans m'arrêter dans aucune ville, &, après dix jours de marche, je me trouvai sur les bords de l'Indus.

Nous traversâmes ce fleuve trente lieues au-dessous de la petite ville de Tata, dans la province du même nom, & bientôt je découvris les frontières de l'Inde.

L'empire mogol est borné, du côté de la Perse, par un vaste désert qui règne depuis les bords de l'Indus jusqu'à la province de Zende en Perse, &

& par différentes ramifications du Caucaſe, leſquelles, après avoir coupé la province de Candahar, ſuivent le cours de l'Indus, & vont ſe terminer dans le golfe perſique, aux environs de la ville de Diu.

CHAPITRE XXVII.

Deſcription du déſert de Zend.

CE pays montueux, quoique naturellement aride & ſablonneux, était peuplé autrefois; mais les empereurs mogols le firent dévaſter pour empêcher que les Perſans ne pénètrent de ce côté dans l'intérieur de l'Inde. Ce déſert n'a pas moins de quarante lieues de largeur; on y rencontre cependant quelques villages: ils ſont peu conſidérables, & fort éloignés les uns des autres.

La néceſſité où ſe trouvent les voyageurs qui traverſent cette ſolitude, de camper chaque ſoir, entraîne celle de ne marcher qu'à petites journées ; c'eſt le parti que je pris. Thamar & Falcour avaient eu ſoin de pourvoir abondamment de vivres ma petite caravanne, & nous étions ſans inquiétude de ce côté-là. Ma ſuite était aſſez nombreuſe pour ne pas redouter la rencontre des troupes de Chaliats, qu'on appelle Mapoulés à la côte de Malabar. Ces hommes, d'un caractère perfide & ſanguinaire, rôdent quelquefois en grand nombre dans ce déſert pour faire des eſclaves qu'ils vendent aux Arabes. Toutes les apparences ſemblaient me préſager un voyage heureux ; mais faut-il compter ſur les apparences ?

On dit que les grandes infortunes nous ſont toujours annoncées par des preſſentimens ſecrets, qui en ſont

comme les avant-coureurs : je n'en eus point ; cependant j'étais à la veille de tomber dans des malheurs dont la chaîne devait embrasser la plus grande partie de ma vie.

CHAPITRE XXVIII.

Comment Ander-Can, Thamar & Falcour traversent le désert de Zend.

A PEINE entrés dans le désert de Zend, nous résolûmes de marcher avec précaution. Le signal du départ était donné lorsque le plus léger crépuscule annonçait le jour, & l'on s'arrêtait lorsque le soleil, étant au milieu de sa course, donnait une chaleur qui devenait insupportable. Alors je faisais dresser mes tentes, & tout

le monde se reposait à l'ombre jusqu'au lendemain.

Ma suite & celle de mes deux amis consistaient en des esclaves, espèce de gens peu attachés à leurs maîtres. Néanmoins, comme le plus grand nombre des miens me servaient depuis ma plus tendre enfance, & que je m'étais fait constamment un devoir d'adoucir leur sort, en les traitant avec bonté, je me croyais assuré de leur fidélité & de leur zèle. Le choix que j'avais fait d'eux pour m'accompagner dans mon voyage était une marque de confiance que je leur avais donnée, & à laquelle ils devaient être sensibles. Mais il est des hommes d'un naturel barbare, qui sont entraînés vers le crime par une pente rapide, contre l'impulsion de laquelle les barrières de la raison sont vaines. Mes esclaves étaient de ce nombre. Mes richesses tentèrent ces malheureux,

& l'avarice leur inſpira les plus horribles deſſeins.

Je frémis encore au ſouvenir de l'affreuſe cataſtrophe que je voudrais ſupprimer pour l'honneur de l'eſpèce humaine. Les tigres & les léopards ne ſe déchirent pas entre eux. Comment les hommes, ces rois de la nature, laiſſent-ils des exemples d'une barbarie inconnue parmi les animaux les plus féroces ? Mes eſclaves, que je traitais comme mes enfans, réſolurent de m'arracher la vie au milieu de ce déſert. Ils enveloppèrent dans leur projet de proſcription mes deux amis Thamar & Falcour.

Cette infâme conjuration fut conduite avec un ſecret ſi profond, que, malgré l'attention ſcrupuleuſe avec laquelle Falcour & Thamar veillaient à ma ſûreté, ils n'en eurent pas le plus léger ſoupçon juſqu'à l'inſtant qu'elle devait éclater.

J'ai déja dit que nous ne voyagions que le matin. Auſſi-tôt qu'on avait fait choix de quelque endroit qui nous paraiſſait propre à devenir notre habitation momentanée, on dreſſait ma tente, dans laquelle je paſſais la nuit avec mes deux amis, qui ne me quittaient jamais; on en préparait enſuite un certain nombre à quelque diſtance de la mienne, une deſquelles tenait lieu de magaſin; les autres étaient occupées par les gens de ma ſuite, mes éléphans & mes chameaux.

CHAPITRE XXIX.

Comment Ander-Can, Thamar & Falcour ſont aſſaſſinés & dépouillés par leurs eſclaves.

Mes eſclaves choiſirent le quatrième jour de notre marche, après le paſſage du fleuve Indus, pour exécuter leur horrible complot. J'étais bien éloigné de prévoir le malheur qui me menaçait. Nous avions fait ce jour-là une route plus longue que de coutume, & j'étais fatigué. Je propoſai à mes deux amis de ſouper de meilleure heure que nous ne le faiſions ordinairement, & je me couchai preſque en ſortant de table. J'étais perdu ſans reſſource ſi Thamar & Falcour s'étaient couchés à la même heure; nous euſſions paſſé tous les trois des bras du ſommeil dans ceux de la mort.

Heureuſement mes deux amis, invités par la fraîcheur & par la beauté de la nuit, ſortirent ſans bruit de ma tente, dans l'intention d'examiner ſi tout était dans l'ordre, & enſuite de ſe promener ſur les bords d'une petite rivière qui coulait auprès de notre camp. La nuit était avancée lorſqu'ils ſe retirèrent. Ils s'apperçurent avec ſurpriſe, en rentrant dans l'habitation, que tous mes gens étaient encore ſur pied, & qu'il ſemblait qu'aucun d'eux ne ſongeât à ſe coucher.

Un génie bienfaiſant les inſpira, ſans doute, dans ce moment. Ils s'approchèrent, ſans faire du bruit, d'une tente dans laquelle pluſieurs perſonnes parlaient à haute voix ; mais que devinrent-ils lorſqu'ils entendirent des horreurs qu'on ne peut répéter ſans frémir ? Dans le premier tranſport de leur indignation, ils voulaient ſe jetter ſur ces miſérables, les

intimider par leur résolution, ou du moins leur vendre chérement leur vie; mais venant à réfléchir qu'après leur mort je tombais sans défense sous les coups de ces forcenés, ils se retirèrent en silence, & coururent à ma tente, dans laquelle je dormais profondément. Ils m'éveillent en sursaut, ils m'habillent à moitié & à la hâte. Fuyez, prince, me dirent-ils aussi-tôt que je pus les entendre, fuyez; des scélerats que vous comblez de biens en veulent à vos jours, & nous serons trop heureux si nous pouvons les assurer en répandant, pour votre défense, jusqu'à la dernière goutte de notre sang.

A peine éveillé, je ne concevais rien aux choses qu'on me disait; l'agitation violente dans laquelle je voyais mes amis m'annonçait cependant quelque chose de sinistre. Thamar m'expliqua en deux mots la nature du complot qui se tramait contre moi,

& la manière dont il venait d'en être instruit, me répétant que je n'avais pas un moment à perdre pour m'y soustraire, en gagnant la campagne, tandis que Falcour & lui tromperaient leurs ennemis en défendant l'entrée de ma tente. Ils ajoutaient qu'ils viendraient me rejoindre lorsque les esclaves seraient dispersés.

Je sentis toute l'étendue du péril qui me menaçait; mais, quelque grand qu'il fût, il n'était pas capable de me faire commettre une lâcheté. Je déclarai à mes amis qu'ils me proposaient en vain d'avoir un sort différent du leur, que nous péririons ou que nous trouverions notre salut ensemble par nos efforts combinés. Ce n'était pas le temps de délibérer. Nous sortîmes tous les trois de ma tente, résolus de nous éloigner à la faveur de l'obscurité, & de sauver nos jours par le sacrifice de nos richesses.

Le parti de la retraite fut pris trop tard. A peine étions-nous sortis de ma tente, que les esclaves fondirent sur nous avec des cris horribles, qu'ils poussaient peut-être pour ne pas entendre nos reproches. Nous nous étions retranchés à la hâte derrière quelques ballots. Jamais la nuit ne cacha sous ses voiles un combat plus opiniâtre, malgré sa prodigieuse inégalité. Assaillis de toutes parts, nous combattions comme des lionnes auxquelles on veut enlever leurs petits. Ceux de mes esclaves qui s'avancèrent le plus près de nous portèrent la peine que méritait leur crime. Mais de quelle ressource peut être la valeur de trois hommes contre soixante coquins à qui le désespoir tenait lieu de courage? Les blessures qu'ils nous faisaient nous affaiblissaient insensiblement, & nous mirent bientôt hors de combat.

Thamar succomba le premier sous

les coups des monstres qui nous assassinaient ; je le vis tomber devant moi, &, en mourant, il semblait vouloir me faire un rempart de son corps.

Les esclaves célébrèrent cette première victoire par des hurlemens affreux. Profitant de notre affaiblissement, ils nous pressèrent plus vivement qu'ils n'avaient fait encore. Nous nous battions en retraite, dans l'espérance que, rebutés par l'opiniâtre résistance qui leur était opposée, ces malheureux nous abandonneraient à la fin pour se jetter sur mes richesses ; mais ils ne cessèrent pas de nous poursuivre avec acharnement. Le combat finit enfin.

Falcour, couvert de blessures & affaibli par la perte de son sang, qui coulait de toute part, tomba évanoui à mes côtés. Le sang & la poussière qui le couvraient le rendaient si difforme, que je ne doutai pas un

instant qu'il ne fût mort. Je résolus dans mon cœur de le venger ou de périr avec lui, mais, au même instant, je reçus un coup de pierre dans la poitrine qui me renversa sur la poussière, sans mouvement & sans apparence de vie. Les esclaves, qui me crurent mort sans doute, retournèrent à l'habitation, abandonnant au milieu des champs les corps de leurs ennemis & ceux de leurs compagnons morts dans le combat.

CHAPITRE XXX.

Falcour revient à la vie.

Falcour, qui n'était qu'évanoui, revint à lui-même: il était plutôt couvert du sang des esclaves, dont son redoutable cimetère avait fait un ample sacrifice, que du sien propre.

Ses bleſſures, quoique nombreuſes, n'étaient pas mortelles. En reprenant ſes ſens il ſe trouva ſeul à mes côtés, & s'empreſſa de me prodiguer les ſecours qu'il pouvait m'adminiſtrer pour me rappeller à la vie. Les ſignes de la mort étaient peints ſur mon viſage, mes yeux éteints paraiſſaient fermés pour jamais à la lumière. En vain il m'appella mille fois en me ſerrant tendrement dans ſes bras, & me donnant les noms les plus tendres; je ne répondais pas. Il ſe traîna juſqu'à la petite rivière, dont nous n'étions pas éloignés, &, dans l'eſpérance que l'action de l'eau ſur le genre nerveux me ferait peut-être revenir, il m'en verſa inutilement ſur le viſage une aſſez grande quantité. Se collant enſuite ſur mon corps, il eſſayait de ranimer mes membres engourdis, en leur communiquant une partie de ſa propre chaleur. Réduit au déſeſpoir

par l'inutilité apparente des soins qu'il se donnait pour me rappeller à la vie, il prit une résolution dont il était seul capable, & à laquelle je suis redevable de l'air que je respire.

Quoiqu'il fût persuadé que j'étais mort, il ne voulut pas m'abandonner, décidé à ne pas me survivre. Il se coucha tristement à mes côtés, &, dans cette posture, il attendait la mort. La faiblesse dans laquelle il était la lui faisait envisager comme prochaine. Son dernier espoir était que les esclaves reviendraient sans doute à la pointe du jour pour me donner la sépulture, & qu'il serait renfermé dans le même tombeau.

Falcour passa la nuit dans ces tristes pensées : de temps en temps il faisait de nouvelles tentatives pour rappeller dans mon corps mon ame fugitive, mais les peines qu'il se donnait ne lui réussissaient pas. Absorbé dans les ré-

flexions les plus déſeſpérantes, ſon état était pire que la mort qu'il attendait, & à laquelle il s'était généreuſement dévoué. Au moindre bruit qu'il entendait, il croyait voir ſes bourreaux occupés à lui arracher le ſouffle de vie qui lui reſtait; une partie de ſa fermeté l'abandonnait alors, mais bientôt ſa grande ame planait au-deſſus du malheur qui l'environnait, & l'y rendait inſenſible.

CHAPITRE XXXI.

Eſpérances de Falcour. Il emporte le corps d'Ander-Can dans des brouſſailles.

Une nuit eſt bien longue lorſqu'il faut la paſſer dans une poſition auſſi critique. Le jour parut enfin. Cet inſtant, où la nature ſemble prendre

une nouvelle vie, fit briller jusqu'au fond de l'ame de Falcour un léger rayon d'espérance.

A peine commençait-il à distinguer faiblement les objets, que l'instinct naturel, qui porte tous les animaux à pourvoir à leur conservation, lui fit promener des regards inquiets sur les environs de l'endroit où il se trouvait. Il entrevit sur sa droite, à un demi-mille, des broussailles épaisses à la racine d'une montagne escarpée ; il résolut aussi-tôt de profiter de cet abri que le sort lui présentait.

Malgré ses blessures & sa faiblesse, il eut le courage de me charger sur ses épaules, & de me transporter ainsi jusqu'au milieu de ces broussailles. Mais jugez de sa surprise & de sa joie, lorsqu'en se déchargeant d'un fardeau précieux à son cœur, il m'entendit pousser un soupir : l'excès du plaisir lui eût ôté dans un autre instant l'u-

ſage des ſens, mais alors il produiſit un effet contraire; la joie lui donna des forces nouvelles, ou du moins lui tint lieu de celles qu'il avait perdues. Il ſe ſervit ſans ménagement des eaux ſpiritueuſes qui lui reſtaient encore, & eut enfin la douce ſatisfaction de me voir ouvrir les yeux.

CHAPITRE XXXII.

Ander-Can reconnaît Falcour.

JE revins des portes de la mort, &, jettant mes regards ſur les arbuſtes dont j'étais environné, je ne concevais pas par quel enchantement je me trouvais tranſporté dans une eſpèce de forêt. Cependant, lorſque je vis auprès de moi mon cher compagnon Falcour, mes craintes ſe diſſipèrent: je lui dis d'une voix faible: Je vous

revois donc encore une fois, mon cher & malheureux ami! ô Falcour! ſuis-je encore dans la demeure des vivans? Puiſſant Brama, tu récompenſeras ſans doute un tendre ami dont les ſoins généreux ſe ſont étendus, à mon égard, au delà de ce qu'on peut attendre d'un ſimple mortel: ma vie eſt un bienfait de mon ami, elle m'en deviendra plus chère. Je ne pus achever, la joie que je reſſentais de me trouver dans les bras de Falcour penſa conſommer ce que les armes de mes eſclaves avaient commencé; une faibleſſe, occaſionnée par le ſaiſiſſement que j'éprouvais, me fit tomber ſans connaiſſance à ſes côtés. Je repris bientôt mes ſens, & le premier uſage que je fis de ma raiſon fut de me jetter au col de Falcour; je le tenais étroitement ſerré, nos ames ſemblaient ſe confondre, des larmes délicieuſes coulaient de nos yeux,

elles exprimaient de la manière la plus énergique les mouvemens de nos cœurs, & nous disaient, dans le langage le plus expressif, combien nous étions chers l'un à l'autre.

CHAPITRE XXXIII.

Falcour découvre une caverne & s'y réfugie avec Ander-Can.

Après cette tendre effusion de cœur, dont les délices ne sont connues que des ames sensibles, nous songeâmes à pourvoir à notre sûreté. J'étais extrêmement affaibli par mes blessures, mais Falcour paraissait plein de courage & de force. Il me quitta en me recommandant de ne pas m'impatienter pendant son absence, qui ne serait pas longue, & de l'attendre dans l'endroit où nous étions. Je le

vis revenir, en effet, au bout de quelques minutes. La joie qui brillait sur son front m'annonça qu'il m'apportait quelque nouvelle favorable. Je ne me trompais pas. Il me dit, en m'abordant d'une manière empressée, que le ciel ne nous abandonnait pas entiérement, & qu'il nous offrait, dans le sein de la terre, un asyle impénétrable où nous serions en sûreté contre les recherches que pourraient faire les malheureux dont nous avions été si cruellement traités la nuit précédente; &, sans entrer dans un plus grand détail, me soutenant sous les bras, il me portait autant qu'il m'aidait à marcher.

Après nous être enfoncés plus avant dans les broussailles, je me trouvai insensiblement dans un sentier qui paraissait frayé. Ce petit chemin nous conduisit devant une caverne dont l'entrée, fort étroite, était embar-

raffée par des ronces, mais qui nous parut très-vaſte lorſque nous y fûmes logés.

Il était temps de nous mettre en ſûreté. A peine étions-nous depuis une heure dans cette demeure ſouterraine, lorſque Falcour, qui en ſortait de temps en temps pour découvrir ce qui ſe paſſait dans les environs, apperçut mes eſclaves qui s'avançaient vers l'endroit où j'avais ſuccombé le jour d'auparavant ſous les bleſſures qu'ils m'avaient faites. A cette vue, il ſe coucha ſur le ventre dans les brouſſailles, & regagna la caverne en ſe traînant ſur ſes mains pour éviter d'être découvert par ces barbares.

CHAPITRE XXXIV.

Les esclaves ne trouvant pas les corps d'Ander, de Thamar & de Falcour, en font la recherche.

Falcour s'arrêta à l'entrée de notre retraite, &, se cachant derrière les ronces qui en masquaient l'entrée, il y resta long-temps immobile, après m'avoir averti de ne pas faire le moindre bruit.

Son poste était favorable pour voir sans être vu ; la plaine se présentait devant lui, à travers les brousailles, comme un vaste tableau. Il vit arriver mes esclaves au bord de la petite rivière, à l'endroit même où nous avions passé la nuit. Ces misérables paraissaient déconcertés de ne pas y trouver nos corps ; ils les cherchèrent

dans tous les environs du lieu où le combat s'était terminé. Quelques-uns d'entre eux suivirent le cours de la rivière ; & s'appercevant que leurs recherches étaient vaines de ce côté-là, ils retournèrent sur leurs pas, se concertèrent pendant quelques momens, & marchèrent tous ensemble vers les broussailles qui nous cachaient.

CHAPITRE XXXV.

Les esclaves se rendent dans la caverne dans laquelle Ander & Falcour étaient cachés, ils ne les découvrent pas.

FALCOUR, témoin de leur démarche, vint sur-le-champ m'avertir du nouveau péril que nous courions, &, sans attendre ma réponse, il me prit la main,

main, & je m'enfonçai avec lui dans l'endroit le plus obscur de la caverne.

Nous marchions ensemble dans les ténèbres, sans tenir de route certaine; une galerie étroite se présenta devant nous, nous l'enfilâmes avec émotion, sans prévoir où elle aboutirait; il n'était rien que nous eussions plus d'intérêt de fuir que la lumière. Cette galerie nous conduisit dans une seconde caverne extrêmement obscure, où nous entrâmes.

Notre première action fut de nous jetter à genoux, & de remercier l'auteur de tous les êtres, qui nous avait préparé, dans les entrailles de la terre, un refuge contre la férocité des malheureux qui en voulaient à nos jours.

Après cet acte de religion, la faiblesse dans laquelle j'étais, & qui semblait augmenter à chaque instant, m'obligea de me coucher par terre, & Falcour vint bientôt se ranger à

côté de moi. Cette ſituation nous aidait à entendre le moindre bruit.

Au bout de quelque temps, la caverne me parut retentir d'une ſorte de bourdonnement. Senſible à peine dans ſon principe, il augmenta par degré : nous entendîmes bientôt un bruit confus, occaſionné par la voix de pluſieurs perſonnes qui parlaient enſemble dans la première caverne.

Les différens contours que formait cet immenſe ſouterrain facilitaient la circulation des ſons. Nous entendîmes diſtinctement les affreux diſcours que tenaient nos ennemis, & qui décélaient toute la noirceur de leurs ames viles. Il faut convenir, diſait l'un d'eux, que ſi nous éprouvons aujourd'hui une inquiétude cruelle, c'eſt bien notre faute : ils étaient cette nuit étendus à nos pieds ſur la pouſſière, il fallait leur couper la tête à tous les trois ; l'univers ſerait pour

nous une retraite assurée, certains que notre action, ensevelie dans la nuit de leur tombeau, ne serait jamais venue à la connaissance des hommes.

Tandis que les uns tenaient ces propos, les autres fouillèrent sans doute dans tous les recoins de la première caverne ; mais ils n'osèrent pas s'enfoncer plus avant. Ces assassins passèrent près d'une heure dans la grotte ; le bruit qu'ils faisaient diminua après cet espace de temps, & nous jugeâmes qu'ils en sortaient.

CHAPITRE XXXVI.

Ander & Falcour sortent de la caverne. Départ des esclaves.

LE calme profond qui régnait dans notre retraite nous avertissait que nous en étions désormais les seuls habitans ;

nous ne crûmes pas néanmoins qu'il fût encore prudent de quitter notre asyle. Le silence de nos ennemis pouvait n'être qu'une feinte, qu'un piège qu'on nous tendait : la plus juste défiance nous retint pendant la moitié de la journée dans le même endroit & dans la même situation.

Peut-être n'était-ce pas la crainte seule qui causait notre inaction, la faiblesse, l'épuisement pouvaient bien l'occasionner. J'étais dans un état si déplorable, que la mort ne devait pas me paraître fort à craindre. Mes blessures s'étaient refroidies, & les douleurs aiguës que je ressentais m'arrachaient des soupirs que je n'étais pas le maître de retenir.

Les différens dangers que nous avions courus successivement n'avaient pas laissé le temps à mon compagnon de mettre le plus léger appareil sur ses blessures, sur les miennes, ni

même de les visiter. Ses efforts extraordinaires, pour me sauver la vie, avaient tellement épuisé ses forces, que, malgré le zèle qu'il me témoignait toujours, & quoique la grandeur de son courage parût l'élever au-dessus des faiblesses de l'humanité, je m'appercevais néanmoins qu'il ne se soutenait qu'avec peine, & qu'il me cachait ses souffrances pour ne pas me décourager. Oh Dieu! m'écriai-je, faut-il qu'après avoir trompé le fer de nos assassins nous périssions au centre de la terre, faute des moindres secours!

Ces paroles, prononcées machinalement, produisirent leur effet sur l'esprit de Falcour. Le plus profond silence continuait à régner dans la caverne; mon ami m'assura que nos ennemis en étaient sortis depuis longtemps; &, d'après ce principe, il jugea que nous devions nous efforcer d'en sortir nous-mêmes, de peur

d'y périr en y demeurant plus long-temps.

Notre réſolution priſe, il s'agiſſait de l'exécuter. Il nous fut impoſſible de nous tenir debout. Forcés tous deux de nous traîner ſur le ventre, en nous aidant des pieds & des mains, nous arrivâmes à l'entrée de la caverne avec des peines infinies.

Nous jettâmes les yeux de tous côtés, mais ſur-tout vers le petit camp que j'avais fait dreſſer le jour d'auparavant pour y paſſer la nuit. Mes eſclaves étaient occupés à plier les tentes, & leurs mouvemens paraiſſaient être les avant-coureurs d'un départ prochain ; nous l'attendions avec inquiétude, & nous le vîmes arriver à notre grande ſatisfaction.

Ces malheureux, après avoir chargé nos richeſſes ſur les chameaux, s'éloignèrent enfin.

CHAPITRE XXXVII.

La faim se fait sentir à Ander & à Falcour. Nouveau danger.

Il n'était pas sûr que le départ de mes esclaves ne fût un piège dans lequel ils voulaient nous faire tomber, & qu'ils ne revinssent bientôt sur leurs pas; mais le besoin pressant de panser nos blessures l'emporta sur les craintes qui nous restaient encore. Nous abandonnâmes notre retraite presque aussitôt que mes esclaves ne furent plus à la portée de notre vue.

Nous ne pouvions pas marcher; il fallut nous traîner comme nous pûmes jusqu'au bord de la rivière. La chaleur était extrême. Ayant quitté nos habits sur le rivage, nous entrâmes dans l'eau. Ce bain salutaire, en nous net-

toyant le corps, diminua ſenſiblement les douleurs que nous reſſentions. Aucune de nos bleſſures ne ſe trouva dangereuſe ; elles ſe fermèrent entiérement dans un eſpace de temps aſſez court.

Je reſpirais enfin dans les bras de mon ami, & mon cœur, qui ſemblait fermé à tout autre ſentiment qu'à celui de la triſteſſe, s'ouvrait à l'eſpérance, lorſqu'un nouveau beſoin ſe fit ſentir avec d'autant plus de violence, que nous n'avions aucun moyen de le ſatisfaire : ce beſoin était celui de manger. Nous n'avions pris, Falcour & moi, aucune nourriture depuis près de vingt-quatre heures. Le ſoin de notre conſervation, qui nous avait occupés juſqu'alors, en appliquant à un ſeul objet toutes les facultés de notre ame, ne nous avait pas laiſſé le temps de penſer à autre choſe. Lorſque nous fûmes délivrés de nos appré-

henſions, la faim nous fit reſſentir ſes cruelles atteintes : le bain que nous venions de prendre, en augmentant notre faibleſſe, nous laiſſait dans un beſoin plus urgent de réparer, par la nourriture, nos forces abattues. Que faire ? que devenir ? quels ſecours pouvions-nous eſpérer dans ce déſert brûlant ? Toutes les infortunes ſe preſſent, s'amoncèlent ſur la tête des malheureux. Je m'aſſis ſur le ſable, au bord de la rivière, & regardant triſtement le compagnon de mes infortunes : Vous le voyez, lui dis-je, le ciel ſe déclare ; il ordonne que nous périſſions dans cette ſolitude. Falcour n'était pas dans une ſituation d'eſprit plus tranquille que moi ; mais, renfermant en lui-même la violence de ſa douleur, il entreprit de me conſoler, quoiqu'il eût beſoin de conſolation. Eh quoi ! mon cher Ander, me dit-il, en affectant une fermeté

qui l'abandonnait intérieurement ; avez-vous oublié les grands principes de vertu & de conſtance dans leſquels vous avez été élevé, & dont vous avez tant d'exemples parmi vos ancêtres ? Je vous vois abſorbé dans le déſeſpoir. Qu'avez-vous fait de votre courage ? Il vous offrirait des reſſources pour vaincre le malheur de notre ſituation, & quand votre jeuneſſe vous empêcherait d'en appercevoir, ne ſuis-je pas à vos côtés pour diminuer vos infortunes, en les partageant ; d'ailleurs, la mort eſt-elle un ſi grand mal, & n'eſt-elle pas inévitable pour tous les hommes ? C'eſt une dette que tous les êtres ont contractée en naiſſant ; l'homme ſage la paie ſans murmurer. Mais pourquoi ſerions-nous condamnés à mourir dans ce déſert ? C'eſt ſouvent dans les occaſions qui ſemblent déſeſpérées que le ciel ſe plaît à prêter ſon ſecours aux hommes.

Celui qui nous a tiré des bras de la mort, qui nous enveloppait comme une proie certaine, peut nous en garantir par des moyens qui nous ſont inconnus. Nous échappâmes la nuit paſſée au fer de nos aſſaſſins, Thamar eut peut-être le même bonheur. Si ce généreux ami n'eſt pas mort, comme nous pouvons le préſumer, puiſque nous n'avons pas trouvé ſon corps dans le lieu où nous le vîmes tomber ſous les coups de vos eſclaves, il cherche ſans doute, & pour nous, & pour lui, les ſecours dont nous avons beſoin. N'en doutez pas, mon cher Ander, vous le verrez bientôt reparaître, & ſon arrivée, en nous comblant de joie, [illegible] le terme de nos infortunes.

CHAPITRE XXXVIII.

Ander & Falcour retournent dans la caverne. Ils trouvent des fruits ſauvages.

Les paroles de Falcour, & l'eſpérance de revoir Thamar rendirent quelque calme à mon eſprit. J'étais toujours aſſis au bord de la rivière, où j'eſſayais de prendre des petits poiſſons qui ſe jouaient auprès de moi. Falcour me quitta un inſtant, & monta ſur une éminence peu éloignée. Il porta ſes regards de tous côtés pour tâcher de découvrir quelque habitation; vaines & infructueuſes recherches! l'horiſon ne lui préſenta que des ſables, des montagnes arides, & pas d'autre abri à notre portée que des brouſſailles & la caverne dans laquelle nous avions paſſé une partie du jour.

J'ai fait convenir Falcour, dans la suite, que, malgré sa philosophie, il ne put se garantir d'un accès de la plus noire inquiétude lorsque, sur cette colline de sable, il fit réflexion à l'alternative dans laquelle nous étions, de mourir de faim, ou d'être dévorés par les bêtes féroces au milieu du désert. Il prit cependant une contenance riante lorsqu'il revint auprès de moi. J'étais dans le même endroit, & peut-être dans la même attitude où il m'avait laissé. La nuit approchait, & la crainte de devenir la proie des tigres ou des lions ne nous permettait pas de séjourner plus long-temps au bord de la rivière.

Falcour, qui pensait à tout, m'en fit appercevoir. Nous prîmes ensemble le chemin de la caverne, où nous arrivâmes lorsque le soleil se cachait sous l'horison. La faim, qui me pressait, me fit appercevoir que les

brouſſailles à travers deſquelles il nous fallait paſſer pour parvenir à notre ſouterrein étaient chargées de petits fruits ſauvages. Je fis part à Falcour de cette intéreſſante découverte. Nous cueillîmes de ces fruits & nous en mangeâmes avec avidité.

Après avoir pris ce repas ineſpéré, nous entrâmes dans la caverne, dans laquelle nous paſſâmes une meilleure nuit que nous ne l'avions eſpéré. La fatigue de la journée me tenant lieu de lit, mon ſommeil ne fut point interrompu de toute la nuit, & le ſoleil était levé depuis long-temps à mon réveil.

CHAPITRE XXXIX.

Les voyageurs reviennent au bord de la rivière. Ils réfléchiſſent ſur le parti qu'ils prendront.

LE repos de la nuit avait tellement réparé mes forces, que je me trouvai, en m'éveillant, rempli de force & d'eſpérance. Falcour, qui ne dormait plus depuis long-temps, profita de ce moment pour me tirer du ſouterrein. Nous mangeâmes des fruits ſauvages en traverſant les brouſſailles, & nous arrivâmes au bord de la rivière en diſcourant ſur la route qu'il nous convenait de prendre.

Celle d'Iſpaham ſe préſentait naturellement, elle réuniſſait le plus d'avantage ; mais mes eſclaves l'avaient priſe, & nous ne pouvions la ſuivre

ſans nous expoſer à retomber dans leurs mains ; d'ailleurs, comment nous procurer des vivres dans le déſert ? Nous réſolûmes donc de ſuivre le cours de la rivière, ſur les bords de laquelle nous pouvions rencontrer quelque habitation, & de deſcendre vers le golphe perſique, dont Falcour préſumait que nous n'étions pas éloignés.

J'ai obſervé que le déſert de Tata ou de Zend n'eſt pas entierement inhabité; on y rencontre quelques villages pauvres & fort éloignés les uns des autres ; c'eſt au bord des rivières qu'il faut les chercher.

De tous les tréſors que j'avais à mon départ de Brampour, il ne me reſtait qu'une ceinture garnie de pierreries, je la portais ſur moi, un diamant d'aſſez grand prix qui ſe trouvait à mon doigt, & l'argent que nous avions dans nos poches, Falcour & moi. Ces reſtes étaient une reſſource

dont je ne pouvais faire usage que lorsque je trouverais des hommes qui se connaîtraient en pierres précieuses. Je me proposais d'acheter alors une voiture & des provisions suffisantes pour me conduire avec mon ami dans quelque ville commerçante de laquelle il me fût possible de donner avis à mon père de l'état dans lequel j'étais, & de l'événement qui l'avait occasionné. Le prix de mes diamans suffisait pour remplir cet objet, & pour me procurer l'aisance nécessaire jusqu'au temps où nous recevrions des nouvelles de Brampour.

CHAPITRE XL.

Ander & Falcour suivent les bords de la rivière. Ils découvrent un bois dans un vallon agréable.

IL s'agissait de trouver quelque habitation humaine. Nous marchâmes dans cette espérance l'espace de quatre milles. Nous apperçûmes alors un bouquet de grands arbres plantés dans un enfoncement, sur les deux bords de la rivière. Je ne doutais pas un seul instant de toucher au terme de mes peines : la joie était peinte sur mon visage ; mais je ne jouis pas long-temps de toute mon illusion, je fus bientôt convaincu que ce n'était qu'un bosquet inhabité. Je distinguais parmi les arbres dont il était composé des orangers, des cocotiers & des palmiers.

Cette vue diminua le chagrin que j'avais reſſenti de mon erreur. Nous deſcendîmes, Falcour & moi, dans ce vallon où brillaient à l'envi toutes les beautés champêtres, & nous arrivâmes ſous les arbres qui nous avaient frappés de loin. Les noix de coco nous parurent délicieuſes. La beauté de ce lieu, & la chaleur, qui commençait à ſe faire ſentir, nous obligèrent à ne pas pouſſer plus loin nos recherches du reſte de la journée. Je m'aſſis au pied d'un arbre qui me fourniſſait un toit de verdure impénétrable aux rayons du ſoleil. La rivière, qui ſerpentait devant moi, arroſait une prairie émaillée de mille fleurs, couverte d'arbres de différentes eſpèces, dont le déſordre formait un enſemble de la plus grande majeſté. Les collines qui terminaient ce vallon, & qui ſemblaient avoir été placées par la nature, à deſſein de cacher cette re-

traite délicieuſe, nous dérobaient la vue des ſables brûlans que nous avions parcourus. Ces beautés locales frappèrent mon imagination, qui n'était déja que trop exaltée, & m'inſpirèrent le deſſein bizarre de finir mes infortunes en paſſant ma vie dans le ſéjour ſimple & ruſtique où le haſard m'avait conduit, & qui me paraiſſait propre à fournir à tous mes beſoins : J'y jouirai en paix, éloigné des vices qui défigurent les hommes, me diſais-je intérieurement, d'un ciel ſérein, & d'une terre féconde qui m'offre ſes dons avec libéralité. Le ſouvenir de Padmani venait enſuite détruire ma réſolution : je croyais voir cette tendre amante éperdue, mourant de douleur en apprenant la nouvelle de ma mort. Pouvais-je exécuter un projet qui l'aurait abandonné à ſon déſeſpoir ? A ces idées ſuccédait la crainte d'apprendre, à mon arrivée dans Brampour, que,

forcée d'obéir à ſes parens, abuſée par la nouvelle de ma mort, elle était dans les bras d'un époux. Je connaiſſais ſon ame ferme & conſtante : mais, ſage & vertueuſe, pouvait-elle réſiſter long-temps à la volonté de ceux dont elle tenait le jour ? Cette penſée funeſte ſe gravait profondément dans mon cerveau, & ma réſolution de paſſer ma vie dans cette ſolitude ſe fortifiait.

CHAPITRE XLI.

Réflexions qui ennuieront plus d'un lecteur.

JE faiſais toutes ces réflexions tandis que Falcour avait gravi ſur la colline la plus élevée de celles qui formaient le vallon pour s'aſſurer par ſes yeux ſi nous étions en ſûreté ſous les arbres où nous voulions paſſer la nuit, &

pour examiner s'il ne découvrirait pas quelque maiſon dans le lointain. Il me retira, par ſon retour, de la rêverie où mes réflexions & mon projet m'avaient jetté. D'auſſi loin que j'apperçus ce cher & généreux ami, je courus à ſa rencontre, &, le tenant étroitement ſerré contre mon cœur qui palpitait, je le remerciai de nouveau, dans les termes les plus tendres, de la vie qu'il m'avait conſervée en expoſant la ſienne. Il me propoſa de faire enſemble quelques tours de promenade ſous les arbres qui nous garantiſſaient du ſoleil dans ce lieu charmant ; j'acceptai la propoſition avec plaiſir ; &, profitant des dernières paroles qu'il avait prononcées, je lui communiquai le projet que j'avais formé, de finir ma vie dans cette ſolitude.

Falcour me laiſſa parler ſans m'interrompre, je remarquai ſeulement

que, pendant que je lui expliquai les motifs de ma résolution, ses yeux devinrent humides: je lui vis verser quelques larmes, je les interprétai comme un signe d'approbation qu'il donnait à mon projet; mais, après m'avoir écouté: Je croyais mon cher Ander plus philosophe, me dit-il en m'embrassant, mais c'est un enfant qui se laisse abattre par les moindres revers. Oh! Ander, oh! mon fils, continua-t-il, après s'être arrêté quelques momens, êtes-vous bien l'auteur du projet insensé qui vient de frapper mes oreilles & de déchirer mon cœur? Quoi! cet aimable prince, dont la jeunesse confiée à mes soins donnait de si grandes espérances, se proposerait aujourd'hui, de sang froid, de plonger dans l'horreur du désespoir un père dont il doit être le soutien, une mère, la plus respectable des femmes, dont la tendresse, prompte à s'alarmer,

compte les jours que doit durer encore l'absence de son fils ? Homme barbare, avez-vous oublié l'infortunée Padmani ? Plongée dans la douleur depuis le moment de votre départ, elle ne tient à la vie que par l'espérance incertaine de vous revoir un jour, & vous projettez de lui verser vous-même la mort dans le sein pour prix de sa constance, de son amour & de sa foi ? Mais non, mon cher Ander n'a pas fourni ce cruel projet, auquel il sait bien que je ne consentirais jamais ; non, mon fils. Deux torrens de larmes qui coulaient de ses yeux l'interrompirent. Interdit, confus, je me jettai aux genoux de cet homme, que je devais regarder comme un ange tutélaire, je le conjurai de me pardonner le chagrin que je venais de lui causer, & je lui promis qu'il n'aurait plus à l'avenir de semblables reproches à me faire.

CHAPITRE XLII.

CHAPITRE XLII.

Les voyageurs se décident à passer la nuit dans le vallon. Préparatifs à cet effet.

LE jour commençait à baisser, & nous n'avions pas encore choisi l'endroit dans lequel nous passerions la nuit. Ce choix ne nous coûta pas longtemps à faire au milieu du grand nombre d'arbres qui nous environnaient. Nous en distinguâmes trois des plus touffus, éloignés les uns des autres d'environ douze pieds, & dont la réunion formait un triangle ; leurs branches, qui se croisaient, & qui descendaient de tous côtés jusqu'à terre, présentaient une cabane ouverte de trois côtés. Nous résolûmes de la fermer de notre mieux.

Nous abattîmes, avec le ſecours de nos cimetères, un grand nombre de branches des arbres voiſins; & lorſque notre proviſion fut ſuffiſante, il fallut en enfoncer quelques-unes dans la terre en forme de pieux, que nous dreſſâmes fort ſerrées les unes contre les autres. Ce travail achevé, nous les aſſujettîmes enſemble aſſez groſſiérement, en employant d'autres branches plus petites & plus flexibles, qui furent entrelacées dans les premières, & qui donnèrent quelque ſolidité à notre ouvrage. Nous vînmes à bout, en peu de temps, de nous procurer une caſe aſſez jolie, dont la forme approchait de l'ovale. Falcour y ménagea une ouverture étroite, avec la précaution de conſerver du bois pour la fermer dans la ſuite. Nous nous enfermâmes à l'entrée de la nuit dans cette cellule, dont la porte fut exactement bouchée.

CHAPITRE XLIII.

Les voyageurs ſont éveillés par les hurlemens d'un tigre.

JE me flattais de paſſer une nuit tranquille. La nourriture que j'avais priſe, ſaine, agréable, ſucculente même en comparaiſon de celle dont j'avais été forcé de me contenter le jour d'auparavant ; un lit compoſé de feuilles d'arbres, dans une cabane aſſez commode, la certitude de ne plus manquer de vivres ni d'abri ; ces idées, qui m'occupaient en me couchant, ſemblaient me promettre que mon ſommeil ne ſerait pas interrompu : déja mes paupières commençaient à ſe fermer lorſque mes oreilles ſont frappées tout-à-coup par des cris perçans qui me glacent d'effroi. Fal-

cour dormait à mes côtés d'un ſommeil paiſible : je l'éveille, je lui expoſe le ſujet de mes craintes, elles lui parurent fondées. Nous écoutâmes attentivement pendant quelques minutes, & nous fûmes bientôt convaincus que les hurlemens que nous entendions étaient ceux d'un tigre qui ſe trouvait dans notre voiſinage. Nous conjecturâmes qu'il ſe livrait auprès de nous un combat dont cet animal était la victime. La fragile cloiſon qui fermait notre demeure n'était pas à l'épreuve des efforts d'un auſſi terrible quadrupède ; d'ailleurs, l'intérêt de notre conſervation nous portait à découvrir la cauſe des cris affreux qu'il pouſſait, & dont la violence redoublait à chaque inſtant. Nous prîmes le parti de monter ſur un des arbres qui ſervait de toit à notre cabane, en obſervant de nous armer de nos cimeterres.

Lorſque nous eûmes atteint les branches les plus élevées de l'arbre, nous vîmes, à la faible lueur des étoiles, un tigre d'une énorme grandeur qui ſe roulait ſur l'herbe en faiſant des contorſions effroyables, &, de temps à autre, des bonds ſurprenans. Son prodigieux mouvement nous ſurprenait d'autant plus, que nous ne voyions pas ſon adverſaire. Ce terrible animal nous paraiſſait être ſeul; cependant ſes hurlemens horribles nous aſſuraient aſſez que ce monſtre ſouffrait des douleurs aiguës. Je propoſai à Falcour de deſcendre de l'arbre ſur lequel nous étions réfugiés, & de fondre ſur lui l'épée à la main, d'autant plus qu'il paraiſſait bleſſé de manière à ne pas faire une longue réſiſtance.

Falcour, que les périls n'effrayaient jamais, reçut froidement la propoſition de combattre; mais il exigeait

que je le laiſſaſſe courir ſeul les riſques du combat ; &, ménageant juſqu'à ma délicateſſe, c'était, diſait-il, pour lui donner du ſecours, s'il en avait beſoin, qu'il exigeait de moi que je reſtaſſe dans l'endroit même où nous étions. Au reſte, ajoutait ce généreux ami, ne penſez pas, mon cher Ander, que je cours de grands dangers ; je connais une manière aſſurée de me défaire de ce tigre, & mon adreſſe me ſervira plus que ma force dans cette occaſion.

Je lui repliquai que ſon eſtime m'était trop précieuſe pour la perdre par une inaction que je regarderais comme une lâcheté. Non, Falcour, non, mon cher ami, je ne vous quitterai pas, & puiſque notre fortune eſt la même, nous devons partager les mêmes périls.

CHAPITRE XLIV.

Combat d'un tigre & d'un ſerpent. Ses ſuites.

JE deſcendais de l'arbre avec Falcour lorſque nous entendîmes un ſifflement aigu qui changea notre réſolution en nous faiſant entrevoir le myſtère du combat dont nous étions les témoins. En examinant le tigre avec plus d'attention, nous apperçûmes qu'il était étroitement ſerré par un ſerpent d'une grandeur démeſurée qui s'était entortillé autour de ſon corps, & qui arrachait au quadrupède les cris affreux dont le vallon retentiſſait, par les morſures dont il l'accablait. Il ne fut plus queſtion de quitter notre aſyle.

Je ne pus me garantir d'un mouvement d'horreur lorſque je fis ré-

flexion que la partie méridionale des Indes renferme des ſerpens gros comme des hommes, & dont quelques-uns ont juſqu'à quarante pieds de longueur.

Ces effroyables animaux ſe tiennent ſouvent ſur les arbres les plus touffus, d'où ils s'élancent rapidement ſur les animaux dont ils peuvent approcher, & quelquefois ſur les hommes qui chaſſent dans les forêts. Je ne doutais pas que celui que nous ne faiſions qu'entrevoir ne fût de cette eſpèce; je le dis à Falcour, qui le ſavait auſſi-bien que moi, mais qui ſe faiſait un devoir de me cacher tout ce qui pouvait augmenter mes craintes.

Nous enviſageâmes en frémiſſant le danger que nous avions couru de ſervir nous-mêmes de pâture à ce monſtre, ſi le haſard l'avait conduit ſur les arbres qui nous ſervaient de retraite, ou plutôt s'il n'avait pas

trouvé une autre proie qui l'avait sans doute éloigné de nous.

Le tigre commençait à s'affaiblir : ses cris moins perçans, ses bonds moins fréquens & moins élastiques, ses mouvemens moins décidés & moins rapides, tout semblait annoncer qu'il touchait au terme de sa vie. En effet, il cessa bientôt de se défendre, & nous jugeâmes qu'il était mort. Mais il parut se ranimer tout-à-coup : ses cris redoublèrent avec une violence extrême ; il fit des sauts si prodigieux en s'approchant de notre feuillée, qu'il semblait qu'il allait s'élancer sur l'arbre qui nous cachait.

Les personnes à qui l'agilité & la souplesse des tigres sont connues ne seront pas surprises que j'eus des craintes à ce sujet. Heureusement les efforts extraordinaires que faisait ce monstre pour échapper à son ennemi étaient les derniers mouvemens d'un

animal robuſte qui ſe débat contre la mort, & qui raſſemble le reſte de ſes forces pour s'en garantir. Elles furent bientôt épuiſées. Nous le vîmes tomber ſans vie à trente pas de notre cabane.

Le ſerpent célébra ſon triomphe par un long ſifflement dont le bois retentit. A ce ſignal, car c'en était un ſans doute, nous vîmes accourir un ſecond ſerpent moins grand que le premier: il ſe traînait ſur les deux tiers de ſon corps, tandis que ſa tête était élevée. Il joignit en un inſtant ſon camarade, qui paraiſſait l'attendre, &, tous deux enſemble, ils dévorèrent le tigre ſous nos yeux.

CHAPITRE XLV.

Les deux voyageurs abandonnent le vallon.

ON ſe peint aiſément notre ſituation pendant cette horrible ſcène. Le ſommeil, dont nous avions un grand beſoin, s'était éloigné bien loin de nos paupières, & la plus extrême frayeur était le ſeul mouvement de l'ame dont j'étais agité.

Nous étions collés ſur un arbre depuis plus de deux heures; & quoique notre poſition fût des plus gênantes, nous n'oſions pas en changer, de peur que le moindre bruit de notre part ne découvrît le lieu de notre retraite aux deux monſtres que nous avions ſous les yeux. Falcour s'apperçut que je me troublais : il craignit

que, perdant la tête, je ne vinſſe à tomber de l'arbre; il me fit ſigne de le ſuivre, & ſur-le-champ je le vis deſcendre. J'en fis autant, avec le moindre bruit qu'il me fut poſſible, & nous prîmes terre dans notre caſe. Falcour, ſans perdre un inſtant, y pratiqua une iſſue dans la partie oppoſée à l'endroit où les deux ſerpens prenaient leur repas. Nous ſortîmes par cette ouverture, &, marchant avec vîteſſe, nous quittâmes le vallon ſans nous arrêter qu'en raſe campagne, à plus d'un mille de la rivière.

J'étais dans ma ſeizième année. La frayeur qu'éprouve à cet âge un jeune homme, lequel, ſorti à peine des bras de ſes parens, connaît le péril pour la première fois, mérite quelque indulgence.

Les différens dangers que j'avais courus, joints à la nourriture peu ſubſtantielle dont j'uſais depuis deux

jours, avaient diminué mes forces à un point si excessif, que, n'étant plus soutenu par l'effroi d'être poursuivi & dévoré, je perdis connaissance sur le sable.

Falcour m'a dit plusieurs fois dans la suite que mon évanouissement dura si long-temps, qu'il désespéra de ma vie. Il parvint à me ranimer ; j'ouvris les yeux, je les jettai sur mon ami. Que de peine je causais à cet homme généreux ! Partagé entre les soins qu'il se donnait pour veiller à ma sûreté, & l'attention qu'il avait de m'en cacher une partie, je le voyais supérieur aux fatigues sans cesse renaissantes. Il est donc encore des hommes qui ressemblent à la divinité.

CHAPITRE XLVI.

Réflexions d'Ander-Can.

QUELS ſeront les accens de ma reconnaiſſance, ami fidèle & généreux ? Elle vivra ſans doute dans mon cœur ſans s'affaiblir avec mes forces. Lorſque mon être s'écoulera ſous le poids de la maladie ou de la vieilleſſe, & que les portes de l'éternité s'ouvriront devant moi, tes bienfaits, Falcour, ſeront encore préſens à ma penſée, & ton ſouvenir m'attendrira pour la dernière fois lorſque je pouſſerai mon dernier ſoupir.

La mort avait levé ſa faulx pour me frapper du coup fatal, c'eſt à tes ſoins bienfaiſans que je dois mon exiſtence. Que n'ai-je pu te donner la moitié de ma vie pour conſerver

la tienne ! O Falcour ! tu n'es donc plus qu'une vaine poussière perdue dans la nuit du tombeau ! Dans quelle solitude as-tu laissé ton ami & ton disciple ? Qui me rendra ton ame sensible, ton cœur généreux, auquel l'imposture fut toujours étrangère ? Je n'entendrai donc plus cette bouche éloquente, dont la vertu jaillissait en étincelles capables d'embraser tous les cœurs !

O terre ! qui conserves dans ton sein les restes précieux de mon ami, tu ne dois plus donner que des fleurs au lieu des ronces que tu produisais auparavant, tandis que son ame pure & sans tache jouit auprès de Brama de la récompense due à ses vertus ! Mais n'anticipons pas sur les événemens.

CHAPITRE XLVII.

Les deux voyageurs continuent leur route, s'entretenant enſemble.

Les voiles de la nuit ſe diſſipaient inſenſiblement, & un léger crépuſcule commençait à colorer les objets. Le réveil de la nature ranima mes eſprits, & me donna des forces pour ſuivre Falcour, qui me preſſait de continuer notre route vers la mer, en côtoyant les bords de la rivière.

Nous perdîmes bientôt de vue le vallon dont la rencontre fortuite nous avait cauſé tant de plaiſir, & qui nous donna plus de frayeur qu'il ne nous avait promis d'agrément. Eh bien! me dit Falcour en ſouriant, vous n'êtes plus réſolu de finir vos jours dans la riante ſolitude que nous ve-

nons de quitter. Cet ami respectable s'apperçut de ma confusion, &, dans la vue de m'éviter le désagrément de lui répondre, il changea sur-le-champ de discours. Plût à Dieu, mon cher Ander, me dit-il, que le malheureux Falcour n'eût pas plus de sujet de fuir les hommes, & de chercher à vivre dans les déserts, que vous n'en avez vous-même. Votre ame, qui ne connaît pas encore l'adversité, se révolte contre les moindres accidens de la vie qu'un peu d'expérience vous apprendrait à souffrir patiemment, & vous croyez être malheureux lorsque vous n'êtes pas encore en état d'apprécier l'infortune.

Les paroles de Falcour, que j'écoutais avidement, me surprirent d'autant plus, que la sérénité qui brillait sur son front n'annonçait pas un homme dévoré par des chagrins secrets. Je sentis une extrême curiosité d'ap-

prendre quelles étaient les infortunes qui troublaient la tranquillité de mon ami, je le preſſai de me donner cette ſatisfaction. Falcour m'aimait, je ne pus m'offenſer du refus qu'il fit de me contenter. Mon cher Ander, me dit-il en me ſerrant dans ſes bras, votre jeuneſſe s'oppoſe à ce que vous ſoyez le confident de mes malheurs; ce ſerait un fardeau trop peſant pour vous, il ſurchargerait votre cœur. Je ne me défie pas de votre diſcrétion, elle m'eſt connue; mais il eſt des choſes au-deſſus de la portée de votre âge, & qu'il ſerait dangereux, pour votre bonheur, de vous apprendre. Je n'uſerai pas toujours avec vous de la même réſerve, mais ſoyez perſuadé qu'elle eſt indiſpenſable aujourd'hui.

CHAPITRE XLVIII.

La rivière dont Ander & Falcour ſuivent le cours ſe perd dans les ſables. Ils reviennent ſur leurs pas.

EN continuant notre route le long de la rivière, je crus m'appercevoir qu'elle baiſſait ſenſiblement. Je priai Falcour de faire attention à ce phénomène, qu'il n'avait pas examiné juſqu'alors. A peine avions nous fait encore un mille, que la rivière n'était plus qu'un ruiſſeau : nous la perdîmes bientôt entiérement dans les ſables.

Falcour eſpérait qu'en ſuivant la même direction nous verrions bientôt reparaître notre rivière. Nous marchâmes pluſieurs milles ſans nous décourager ; mais la rivière était perdue pour nous ſans reſſource.

Cet événement nous jetta dans une nouvelle perplexité : il n'était plus poſſible de ſuivre la même route ſans nous expoſer à mourir de faim & de ſoif, nous ignorions à quelle diſtance nous étions de l'océan ; notre eſpérance était d'ailleurs de rencontrer quelque village, il ne pouvait s'en trouver qu'auprès des eaux : il ne nous reſtait donc plus d'autre parti à prendre que celui de revenir ſur nos pas.

CHAPITRE XLIX.

Leur retour dans la caverne.

LA chaleur était exceſſive, & nous étions éloignés de plus de ſix milles du vallon dans lequel nous avions paſſé la nuit précédente : la faim nous y ramena, malgré les raiſons que nous avions de l'éviter. En y rentrant,

excédé de fatigue, je me jettai avidement sur des noix de coco & des oranges. Mon ami ne fut pas plus modéré que moi. Mais lorsque nous eûmes appaisé le besoin pressant qui nous avait entraîné comme malgré nous dans ce lieu fatal, les horribles animaux qui se présentaient sans cesse à mon imagination ne me laissèrent pas un moment de repos que je n'eusse engagé Falcour à chercher une autre retraite : la frayeur me donnait des forces, je repris avec plaisir le chemin de notre caverne.

Nous avions eu l'attention, Falcour & moi, de nous charger d'autant d'oranges & de noix de coco que nous pouvions en porter. Rassurés par ces provisions, nous ne sortîmes le lendemain que pour nous promener le long de la rivière.

CHAPITRE L.

Ils font des recherches qui n'aboutiſſent à rien. Eſpérances de revoir Thamar.

LE jour ſuivant, Falcour, qui jugeait que j'avais beſoin de repos, me propoſa de paſſer ſeul la journée dans les environs de la caverne, tandis qu'il remonterait la rivière l'eſpace d'une douzaine de milles, dans l'eſpérance de faire quelque heureuſe découverte. Mon voyage ne ſera pas long, me diſait-il : lorſque le ſoleil ſe couchera ſous l'horiſon, & que la lune commencera à nous prêter ſa douce lumière, vous me verrez revenir auprès de vous. Si ma recherche eſt infructueuſe, le plaiſir de vous revoir diminuera mon chagrin.

Pourquoi n'écoutai-je pas le conſeil

de mon ami ? Un génie l'inſpirait ſans doute ; il m'eût trouvé, à ſon retour, dans les bras de Thamar. Mais pouvais-je lire dans l'avenir ? Faibles humains, connaiſſez-vous les chemins qui conduiſent au bonheur ? A l'aide de la raiſon, qui vous ſert de bâton dans votre marche incertaine, vous errez dans des routes obſcures ; le haſard conduit vos pas, & chemine devant vous. Falcour était le ſeul bien qui me reſtait, pouvais-je m'en ſéparer ? Quand j'aurais dû me traîner ſur mes pieds & ſur mes mains, j'aurais ſuivi les pas de cet ami généreux. Je l'accompagnai donc. Nos recherches furent vaines, & nous ne rapportâmes de notre courſe qu'une fatigue extrême.

En arrivant auprès des brouſſailles, j'apperçus diſtinctement les traces d'un homme qui, par une route différente de la nôtre, aboutiſſaient au

même centre. Tous nos pas étaient imprimés sur le sable, &, étant deux, il était aisé de les distinguer de ceux d'un homme seul.

Etait-ce un ennemi, ou quelque malheureux étranger qui partageait avec nous les rigueurs de la fortune? Dans aucun cas un homme seul n'était pas à craindre. N'était-ce pas Thamar? Dieux! l'émotion la plus vive s'emparait de tous mes sens, mon cœur palpitait, mes jambes pliaient sous moi. Falcour éprouvait les mêmes sensations. C'est Thamar! c'est Thamar! Voilà toutes les paroles que nous prononcions. Nous courûmes dans la caverne, où je ne doutais pas de trouver notre compagnon, hélas! nous le cherchâmes en vain. Les voûtes du souterrein retentirent du nom de Thamar, les échos le répétèrent mille fois, mais Thamar ne nous entendit pas.

Dès

Dès la pointe du jour suivant, nous suivîmes, pendant près d'une heure, les traces que nous avions apperçues la veille; elles nous conduisirent au milieu des sables, où nous les perdîmes. Falcour me dit, en revenant, qu'assurément Thamar n'était pas éloigné de nous, & qu'en faisant quelque séjour dans le même endroit, nous le rencontrerions infailliblement, parce qu'il nous cherchait sans doute.

CHAPITRE LI.

Ils s'établissent dans la caverne.

Cette résolution prise, nous songeâmes à nous procurer les douceurs dont nous pouvions jouir dans ce désert. Le vallon fertile qui nous offrait des fruits pour notre nourriture, & des feuilles pour nos lits, était à cinq

milles de distance; nous y faisions de fréquens voyages, & nous rapportions différentes choses. La nécessité enfante l'industrie. Nous construisîmes un traîneau avec des branches d'arbres entrelacées, & assujetties avec des cordes faites d'écorce. Cette voiture nous servit à transporter dans la caverne des fruits & du bois. Les branches d'arbres nous donnèrent l'idée de couper les ronces qui bouchaient l'entrée de notre demeure, & de la fermer par une forte palissade. Ce travail nous occupa pendant plusieurs jours, & nous réussîmes à nous mettre à couvert des surprises de toute espèce.

Nous passâmes assez tranquillement, dans cette solitude, deux semaines entières, Falcour avait même trouvé le secret de prendre du poisson dans la rivière; nous le mangions séché au soleil, ou grillé sur des charbons. Mais, au bout de quinze jours, l'espérance

de voir Thamar s'éteignit dans notre ame, les soucis revinrent troubler la paix dont nous jouissions.

CHAPITRE LII.

Ander-Can & Falcour prennent la résolution d'examiner le souterrein : ils s'y égarent, & en sortent par une issue inattendue.

UN jour où le mauvais temps nous retenait dans notre retraite, nous résolûmes, pour dissiper l'ennui qui nous dévorait, d'en examiner toutes les sinuosités. Nous fîmes, dans ce dessein, une ample provision de branches de pin résineux, au moyen desquelles nous pouvions nous procurer une lumière vive. A la faveur de ces flambeaux, que nous semions sur notre passage, & dont nous traî-

nions après nous une grande quantité, nous ne craignîmes pas de nous enfevelir dans le flanc de la terre. Nous entrâmes d'abord dans la feconde caverne, que nous connaiſſions déja. Marchant à grands pas, nous traverſâmes pluſieurs grottes différentes, les unes ſéparées par des galeries, & les autres par des veſtibules ou des cabinets. Les beautés majeſtueuſes que nous voyons dans ce palais immenſe, formé par les mains de la nature, nous firent oublier que le nombre de nos branches de pin diminuait; nous ne penſâmes à revenir ſur nos pas que lorſque la lumière s'éteignit dans nos mains.

Nous avions placé, d'eſpace en eſpace, des feux ſur leſquels nous comptions pour diriger notre retour; malheureuſement nous nous égarâmes dans le ſouterrein: bientôt nous errâmes à l'aventure, environnés des

ténèbres les plus épaisses. Je me repentis alors de ma curiosité indiscrète. Je marchai pendant très-long-temps avec Falcour sans trouver d'issue favorable. La terreur, autant que la lassitude, me força de m'asseoir pour rappeller mes forces, & Falcour se plaça auprès de moi.

J'avais mille fois souhaité la mort, je la redoutai cependant dans cet instant où elle me paraissait inévitable, tant l'homme craint sa prochaine destruction. Falcour, dont le sang-froid était inébranlable, me proposa de faire de nouveaux efforts pour sortir de ce labyrinthe, je le suivis sans espérance.

Un bruit sourd, un murmure effrayant se firent entendre : nous avancions toujours, quoique ma crainte fût extrême. Ce bruit devint bientôt un mugissement épouvantable. Je croyais toucher au dernier moment

de ma vie, lorſque nous entrevîmes une faible clarté. Alors l'eſpoir rentra dans mon ame : la lumière devenait plus vive à meſure que nous avancions. Enfin je me dégageai de ces routes ſouterraines, je revis le ciel & la terre, & ma ſurpriſe fut ſans égale lorſque je me trouvai ſur une plage aride, au bord de la mer, dont les flots, agités par une tempête, cauſaient le bruit qui m'avait effrayé dans la caverne.

CHAPITRE LIII.

Tableau de la plage ſur laquelle Ander & Falcour ſe trouvent.

Falcour me dit que nous étions ſur le golfe perſique. Mais l'aſpect menaçant que préſentait cette côte m'inſpirait les idées les plus noires ;

nous ne découvrions qu'une chaîne de montagnes inacceſſibles, des pointes aiguës, des rochers hériſſés, & comme entaſſés les uns ſur les autres ; de ſorte que pluſieurs d'entre eux paraiſſaient ſuſpendus d'une manière inconcevable. Ils étaient ſéparés les uns des autres par des précipices affreux ou par des crevaſſes profondes qui ſemblaient être le réſultat d'un tremblement de terre. Leur côté était preſque perpendiculaire, & leur baſe ſemblait pénétrer juſqu'à la racine des montagnes. Il n'exiſte peut-être pas ailleurs, ſur le globe, un endroit auſſi triſte & auſſi ſauvage.

CHAPITRE LIV.

Ils rencontrent une femme qui leur offre un asyle.

Nous suivions les bords de la mer sans avoir aucun projet arrêté, lorsque nous apperçûmes une femme qui descendait de la montagne. Falcour se servit de la langue persane, qu'il parlait avec facilité, pour implorer son secours. Mon ami la pria de nous apprendre quelle était la mer que nous voyions. L'étrangère confirma la conjecture de Falcour : elle nous dit que nous étions sur le golfe persique, à quinze lieues de Diu ; mais elle ajouta qu'on ne pouvait pas se rendre à cette ville par terre en côtoyant le rivage, parce que les rochers qui environnaient la plage s'avançaient dans la

mer à quelques lieues de l'endroit où nous étions, & ne laiſſaient point de paſſage. Nous lui demandâmes quel était le chemin qu'il nous fallait prendre pour aller à cette ville, lui laiſſant entrevoir que c'était le terme de notre voyage. Tous ceux qu'elle propoſa nous parurent impraticables : il s'agiſſait de gravir à travers d'horribles précipices, ſur des rochers dont la hauteur ſuffiſait pour nous décourager. Indécis ſur le parti que nous prendrions, nous priâmes cette femme de nous recevoir chez elle pour y paſſer la nuit.

Il eſt écrit dans le vedan que la franchiſe & la généroſité, chaſſées des villes par la cupidité & l'avarice, ſe réfugièrent dans les montagnes. Nous éprouvâmes cette vérité. Cette femme, qui ne nous connaiſſait pas, s'empreſſa de nous ſecourir. Suivez-moi, malheureux étrangers, nous dit;

elle, je vous conduirai dans un lieu qui vous surprendra sans doute.

CHAPITRE LV.

Zulmire conduit les voyageurs à travers les précipices.

Nous côtoyâmes le rivage de la mer l'espace de deux milles, jusqu'à l'embouchure d'une petite rivière. Notre guide nous la fit remonter, & bientôt nous entrâmes dans un vallon, si l'on peut donner ce nom à une ouverture entre deux rochers, qui n'a d'autre largeur que le lit de la rivière, dans lequel nous étions obligés de marcher. Les deux rochers étaient si voisins & si élevés, qu'à peine pouvions-nous voir le ciel sur nos têtes.

Après une heure de marche, nous quittâmes le lit du torrent pour suivre un sentier qui se présentait dans une

fente de rocher : la montée était si rapide, que nous étions obligés de nous aider de nos mains pour suivre notre conductrice, qui courait dans ces montagnes avec la légéreté d'une gazelle.

Notre frayeur redoubla en arrivant à la cime d'un rocher. Le chemin qu'il nous fallait suivre n'avait pas quatre pieds de largeur ; c'était, d'un côté, une montagne dont la pointe se perdait dans les nues, & de l'autre, un précipice perpendiculaire, au fond duquel nous appercevions à peine la petite rivière. Il fallait absolument passer sur cette corniche, & je fus sur le point de retourner en arrière. Falcour soutint mon courage. Nous marchâmes sur les pas de notre conductrice, qui nous avertissait de ne pas regarder la rivière, mais de tenir nos yeux attachés sur le rocher, en marchant avec circonspection.

A l'iſſue de ce mauvais pas, le chemin devint plus praticable.

CHAPITRE LVI.

Etonnement des voyageurs à la vue de la vallée de Dinam.

JE commençais à me repentir de m'être enfoncé ſi avant dans les terres, & Falcour, malgré la ſécurité apparente qu'il affectait, laiſſait échapper de temps en temps des marques d'inquiétude, lorſque, ſurmontant la pointe d'un rocher, le plus ſuperbe payſage ſe préſenta à nos yeux. Notre conductrice s'arrêta pour jouir de la ſurpriſe agréable dans laquelle nous étions. Je crus un inſtant que ce que je voyais n'avait d'exiſtence que dans mon imagination frappée. Falcour partageait mon raviſſement. Nous re-

gardions notre conductrice sans proférer une parole.

CHAPITRE LVII.

Les deux voyageurs apprennent des choses extraordinaires.

Notre conductrice nous pressait d'avancer pour descendre chez elle avant la fin du jour. La douceur peinte sur son visage, & la bonté avec laquelle nous avions été accueillis sur le rivage de la mer nous autorisèrent à lui demander quel était le pays que nous appercevions. Vous l'apprendrez dans la suite, nous dit-elle en souriant avec grace ; contentez-vous aujourd'hui de savoir que le vallon dont la beauté vous surprend est habité par des hommes dignes de leur riant séjour. Vous goûterez ici le bonheur

dont on n'embraſſe ailleurs que l'image fugitive : heureux ſi l'inconſtance ne vient point le troubler ! c'eſt le ſeul ennemi que vous ayez à redouter dans cette retraite inconnue, & comme abſolument ſéparée de l'univers.

Je pleure la perte d'un jeune homme digne d'un ſort heureux. Je l'avais rencontré, il y a près d'un mois, au même endroit où vous étiez quand je vous ai apperçus : qu'il était malheureux ! Touchée de ſon état, je lui offris l'aſyle que vous m'avez demandé. Mes compatriotes le reçurent avec joie, & cherchèrent à diſſiper ſon chagrin ; mais rien ne pouvait le diſtraire de ſa mélancolie. Aſſis ſur le rocher que vous voyez à votre droite, il paſſait les journées à regarder triſtement la mer.

L'hoſpitalité que j'avais exercée à ſon égard m'avait procuré ſa con-

fiance, & j'avais ſu de lui que, ſéparé par le ſort de quelques amis, il était réſolu de les chercher juſqu'aux extrémités du monde.

J'admirai la conduite de cet homme vertueux : j'appris toutes les circonſtances de ſon malheur ; mais j'eſpérais que le temps apporterait quelque conſolation dans ſon ame. Hélas ! il nous a quitté. Que n'ai-je pas fait pour le retenir parmi nous ! Le ciel m'a donné une fille aimable, j'aurais été la plus heureuſe des mères s'il eût voulu l'accepter pour épouſe, & fixer ſon ſéjour dans ce vallon.

A ce récit, les yeux de Falcour & les miens ſe remplirent involontairement de larmes amères ; le rapport frappant qui ſe trouvait entre l'état de cet étranger & le nôtre nous les arrachait, ſans ſonger encore que Thamar était dans cet inſtant le ſujet de notre ſenſibilité.

Laissez couler vos larmes, nous dit notre conductrice, elles sont une preuve de la bonté de votre cœur. Malheur à l'homme inhumain qui ne versa jamais des pleurs sur les peines de ses frères, il mérite de tomber lui-même dans les infortunes les plus cruelles, & de ne recevoir aucune consolation.

CHAPITRE LVIII.

Ander-Can & Falcour arrivent dans la vallée de Dinam. Réception qui leur est faite.

Nous descendîmes sous des berceaux de cocotiers, de palmiers & de bananiers, & bientôt nous découvrîmes l'habitation, composée d'environ cinquante cases qui, de loin, nous paraissaient extrêmement jolies. Voilà notre demeure, nous dit notre guide

en nous montrant le village, voilà le séjour paisible où, sans craindre les fourberies des hommes ni les jeux cruels de la fortune, nous menons une vie exempte de peines, & remplie d'innocens plaisirs : la terre, sans exiger beaucoup de culture, nous prodigue ses dons : vous jouirez du même bonheur, & vous augmenterez le nôtre en le partageant.

Nous arrivâmes enfin à la case de Zulmire (c'était le nom de notre conductrice) : elle nous présenta son mari & deux enfans, une fille & un garçon. Son mari, Luzien, paraissait être dans la force de l'âge, quelques graces de la jeunesse brillaient encore sur son front. Nous apprîmes avec étonnement qu'il était dans une vieillesse avancée. Il nous reçut avec une cordialité franche qu'on déploie à peine parmi nous en faveur de ses meilleurs amis.

Lorſque la nuit fut venue, nous partageâmes, avec Luzien, Zulmire & leurs deux enfans, un repas frugal ſervi avec propreté; c'était du fruit & du poiſſon de mer. Les fruits étaient enfermés dans des corbeilles de jonc aſſez délicatement travaillées, & le poiſſon nous fut préſenté dans de beaux coquillages, dont les plus petits nous ſervaient d'aſſiettes.

On nous conduiſit, après ſouper, dans une cellule qui nous était deſtinée. Nos lits étaient compoſés de feuilles d'arbres, & couverts de peaux de chêvres ſauvages.

CHAPITRE LIX.

Ander-Can & Falcour raisonnent ensemble sur ce que Zulmire leur avait dit, & reconnaissent qu'elle leur a parlé de Thamar.

J'ÉTAIS dans une véritable impatience de me trouver seul avec Falcour : que j'avais de choses à lui dire ! Tout ce qui m'était arrivé depuis la sortie de la caverne me paraissait un enchantement ; mais des épines pouvaient être cachées sous les fleurs. Falcour, qui connaissait parfaitement les hommes, m'assura que mes craintes étaient vaines, & que la seule chose que nous avions à redouter, de la part de ce peuple hospitalier, était que, dans la vue de nous dérober à de nouveaux malheurs, il ne mît obstacle à notre

retour dans les Indes lorſque nous en trouverions l'occaſion.

La converſation tomba ſur ce jeune homme dont les aventures avaient tant de rapport avec les nôtres, nous en rapprochâmes les circonſtances ; &, les comparant enſemble, Falcour obſerva que le temps où cet étranger avait été recueilli par Zulmire, ſur les bords de la mer, était préciſément le même où nous avions apperçu la trace d'un homme imprimée ſur le ſable dans les environs de la caverne.

Nous ouvrîmes les yeux ; c'était Thamar que le haſard & le deſir de nous rejoindre avaient conduit dans la grotte que nous habitions. Ce généreux ami avait ſans doute auſſi apperçu les traces de nos pas ; mais ne pouvant les diſtinguer d'avec ceux de quelques ennemis dont il devait éviter la rencontre, il s'était ſans doute caché dans les recoins les plus obſcurs

de la caverne, dont il était sorti par le même bonheur qui nous avait délivrés nous-mêmes. Quels regrets n'eûmes-nous pas d'être sortis ce jour-là tous deux du souterrein ! Mais est il au pouvoir des hommes de prévoir les événemens ? Ce qu'on appelle sagesse est souvent l'effet d'une suite de circonstances heureuses. Nous résolûmes de nous informer exactement de toutes les particularités de l'arrivée & du départ de l'étranger, de la route qu'il avait prise en quittant la colonie, de son nom, de son pays, & de tout ce qui pourrait nous donner quelque notion sur l'endroit où nous pourrions le rejoindre.

CHAPITRE LX.

Converſation des voyageurs avec Zulmire. Ils s'informent à elle par quel chemin ils pourraient ſe rendre à Diu.

LE lendemain, au ſortir de notre chambre, nous trouvâmes Zulmire qui venait s'informer comment nous avions paſſé la nuit. Elle me propoſa de l'accompagner dans un verger contigu à ſa cabane; & après nous en avoir fait examiner les agrémens, elle nous preſſa de fixer notre ſéjour dans ce vallon.

Je vis alors que Falcour avait raiſon de conjecturer que la ſeule crainte que nous devions éprouver dans ce lieu charmant était d'y être retenus malgré nous. Cependant Thamar en

était sorti, nous pouvions donc en sortir nous-mêmes. Malgré cette réflexion, je pris involontairement un air sombre & soucieux dont Zulmire s'apperçut : elle m'en demanda la cause d'une manière si engageante, que Falcour, craignant de ma part quelque indiscrétion qui nuisît à nos projets, prit lui-même la parole, & répondit en ces termes :

La manière dont vous en usez avec nous, généreuse Zulmire, & l'offre que vous nous faites, de nous admettre au nombre des heureux citoyens de cette agréable habitation, toucheraient les cœurs les plus insensibles ; mais le bonheur que vous nous offrez n'est pas fait pour nous. Tristes jouets d'une fortune ennemie, la chaîne des malheurs qui nous a jettés sur ce rivage nous attend peut-être aux extrémités de la terre : telle est cependant la bizarrerie de notre sort,

que ſi nous ne pouvons pas éviter les infortunes qui nous pourſuivent, nous ne ſommes pas moins obligés de les affronter. Voilà la ſource empoiſonnée d'où découlent nos pleurs dans un moment où nous ne devrions verſer que des larmes de joie. Vous fûtes la confidente du malheureux étranger dont vous pleurez le départ, nous ſommes les amis qu'il cherchait. Il vous a rapporté ſans doute l'horrible attentat de nos eſclaves. Thamar nous croit dans les bras de la mort, le laiſſerions-nous dans une perplexité qui lui coûterait la vie? Ce procédé, ſi nous en étions capables, nous rendrait indignes de votre eſtime & de vos bontés.

Vous nous dîtes hier que nous n'étions éloignés que de quinze lieues de Diu, capitale de la province de Zend; ſi vous nous procuriez la moindre barque, nous pourrions, en côtoyant

côtoyant les bords de la mer, aborder dans cette ville, où nous apprendrons sans doute des nouvelles de notre ami.

Que ne puis-je vous rendre le service que vous me demandez, répondit Zulmire; mais, quoique vous m'ayez rencontrée sur le rivage de la mer, & que nous y descendions quelquefois pour pêcher, nous n'avons pas une seule barque, malgré l'utilité qu'elle nous serait pour la pêche. Si nous avions des navires, ils annonceraient que ce pays est habité, & dès-lors nous n'y serions plus en sûreté.

Le désert de Zend, qui nous environne de toutes parts, est infecté par plusieurs troupes de voleurs chaliats & arabes qui rôdent continuellement pour faire des esclaves. Quand ils en ont fait un certain nombre, ils viennent sur le rivage de la mer par un affreux souterrein dont ils connaissent seuls les détours, ils y restent campés

juſqu'à l'arrivée des vaiſſeaux de leur nation, qui paraiſſent ſur cette côte deux fois l'année. Les voleurs arabes ſe défont de leurs eſclaves, &, après le départ des vaiſſeaux, ils quittent cette plage pour recommencer leurs courſes.

A force d'expériences, nous connaiſſons à-peu-près le temps de l'apparition des vaiſſeaux arabes. Lorſqu'il approche, un de nos compagnons monte chaque jour ſur les rochers qui couronnent ce vallon, & donne avis à la colonie de l'arrivée des étrangers.

Nous reſtons enfermés étroitement dans notre retraite auſſi long-temps qu'ils ſont à la côte, & nous n'en ſortons que quelques jours après que, de la cime des rochers, nous avons vu les Arabes abandonner les bords de la mer : alors nous deſcendons ſur le rivage, où nous ſommes en ſûreté pendant près de ſix mois, & toute la

colonie s'occupe de la pêche, qui nous fournit une partie de nôtre ſubſiſtance.

D'ailleurs, ſi l'étranger qui nous a quitté depuis huit jours eſt votre ami, ce n'eſt point à Diu que vous pouvez eſpérer de le trouver; il vogue ſur le vaſte océan, ſur un de ces grands vaiſſeaux qui viennent, dit-on, des extrémités de l'occident pour acheter des toiles ſur les côtes de Coromandel & du Bengale.

Je vous diſais hier que Thamar paſſait les journées entières ſur le rivage de la mer. Je le vis revenir un jour au village plus gai qu'à l'ordinaire. Ravie de ce changement, je m'empreſſai d'en ſavoir la cauſe. J'appris qu'il venait d'appercevoir, en pleine mer, un vaiſſeau qui cinglait vers le rivage, & qu'il était réſolu de profiter de cette occaſion pour voguer vers des climats d'où il pût eſpérer de revoir

sa patrie, & de porter des secours à ses amis. Je ne pouvais m'empêcher d'applaudir en secret au dessein généreux qui le faisait agir ; mais, à mesure que son ame m'était plus connue, s'il arrachait mon admiration, je n'en regrettais que bien plus sensiblement la perte. Cependant je ne lui donnai aucun conseil indigne de son courage. Je ne connaissais pas le vaisseau que Thamar avait apperçu : n'appartenait-il point aux Arabes ? Votre ami pouvait y trouver un affreux esclavage au lieu de l'hospitalité qu'il allait solliciter. Je le déterminai, non sans peine, à ne descendre au rivage que le lendemain, & mon mari promit de l'accompagner avec quelques-uns de nos jeunes gens, pour le défendre s'il venait à être insulté.

Ces précautions, que nous ne pouvions prendre sans nous exposer à faire découvrir notre demeure, furent heu-

reuſement inutiles. Mon mari monta, dès la pointe du jour, ſur le rocher d'où l'on découvre la mer ; le navire étranger était à l'ancre à un quart de lieue du rivage. Mon mari reconnut ce bâtiment pour un vaiſſeau européen ; il en avait vu de ſemblables dans ſa jeuneſſe. Thamar, enchanté, s'élança au bord de la mer : nous le vîmes s'embarquer dans la chaloupe du vaiſſeau, emportant nos vœux & nos regrets.

Au moment de ſon départ, il m'avait remis une lettre écrite dans une langue inconnue parmi nous. Il me pria de la conſerver, & de la préſenter à tous ceux que le haſard conduirait dans ce ſéjour : vous la lirez, & vous y trouverez peut-être des éclairciſſemens qui pourront vous tranquilliſer.

Nous rentrâmes dans la cabane, & Zulmire me remit la lettre ſuivante, écrite dans l'ancienne langue hanſcrète.

CHAPITRE LXI.

Lettre de Thamar.

« Qui que vous soyiez, que le » hasard ou votre choix ont conduit » dans ce vallon, si vous avez ressenti » les atteintes de l'adversité, vous » verserez des larmes sur le sort » d'Ander-Can. Ce prince se rendait » à la cour de Perse par ordre du » raja de Brampour son père. Les » esclaves qui l'accompagnaient for- » mèrent le détestable projet de lui » arracher la vie, & de s'emparer de » ses richesses au milieu du désert de » Zend. Nous étions chargés, le sage » Falcour & moi, d'accompagner ce » prince, & nous le défendîmes jus- » qu'à l'extrémité de notre vie. Percé » de coups, je tombai devant lui sans

» connaissance. Depuis ce fatal instant » j'ignore quelle fut la suite du » combat.

» Revenant insensiblement à la vie, » je ne trouvai plus auprès de moi ni » Falcour, ni le prince. Malgré ma » faiblesse & mes blessures, je mar- » chai toute la nuit sans tenir de route » certaine, dans l'espérance que le » hasard secondant mes desirs, je » rencontrerais dans la plaine mes » deux illustres compagnons. Mes re- » cherches furent vaines. Réduit, par » la faim, aux plus cruelles extré- » mités, je m'enfonçai dans un im- » mense souterrein, où j'espérais » trouver un tombeau; j'en parcourus » sans effroi les réduits les plus sombres. » Après avoir marché long-temps » dans d'épaisses ténèbres, je revis » la lumière. Ce ne fut pas sans sur- » prise, qu'appercevant une issue à » la caverne dans laquelle je ne cher-

» chais que la mort, je me trouvai
» au bord de la mer, sur une plage
» aride. Seul & sans secours, une
» main bienfaisante s'offrit pour es-
» suyer mes larmes. La généreuse
» Zulmire, qui pêchait sur le rivage
» de l'océan, me conduisit dans ce
» charmant séjour. Les bienfaits dont
» elle m'a comblé sont au-dessus de la
» reconnaissance d'un simple mortel.
» Je m'échappe aujourd'hui d'entre
» ses bras, en lui souhaitant tout le
» bonheur qui m'est refusé; je m'em-
» barque sur un vaisseau français, &
» je ne desire mon retour dans ma
» patrie que pour revenir chercher
» le prince Ander dans tous les en-
» virons du désert de Zend.

» Si le même bonheur, qui semble
» avoir conduit mes pas dans cette
» agréable retraite, y conduisait après
» moi le prince & Falcour, ils peuvent
» y attendre mon retour, persuadés

» que ; dans quelque endroit du
» monde que ſoit jetté le malheu-
» reux Thamar, la ſeule eſpérance
» de les revoir un jour le retient ſur
» la terre ».

CHAPITRE LXII.

Ander-Can & Falcour attendent Thamar dans la vallée de Dinam.

LA lecture de cette lettre changea nos reſolutions ; il ne fut plus queſtion d'aller à Diu. Falcour, qui parlait la langue perſanne avec plus de facilité que moi, ſe chargea d'annoncer à notre protectrice que nous étions décidés à faire un long ſéjour auprès d'elle. Cette nouvelle lui fit le plus grand plaiſir. Nous lui expliquâmes le contenu de la lettre qu'elle nous avait remiſe. La tendre Zulmire verſa

des larmes de joie lorſque Falcour l'aſſura qu'elle reverrait Thamar.

CHAPITRE LXIII.

Les deux étrangers ſont adoptés dans la famille de Zulmire. Portrait du mari & des deux enfans de cette dame.

Dès le même jour, notre hôte Luzein nous adopta dans ſa petite famille. Nous fûmes viſités, les jours ſuivans, par les principaux habitans, qui nous accueillirent de la manière la plus affectueuſe. Ces bonnes gens nous apportaient du poiſſon ſéché au ſoleil, des racines, du riz & des fruits.

Zamor, fils de Luzein, était un homme de vingt-cinq ans, grand & bien fait : il joignait une ame ferme

& élevée à la figure la plus intéreſſante. Le récit de nos malheurs avait fait une impreſſion ſi profonde ſur ſon cœur, que dans toutes les occaſions il nous en témoignait ſa ſenſibilité. Nous devînmes bientôt inſéparables, & peu s'en faliut que ſon attachement pour moi ne lui coûtât la liberté.

Zulie, ſœur de Zamor, entrait dans ſa quinzième année. Zulmire n'avait pas fait de ſa fille un portrait trop flatté en nous diſant qu'elle était aimable. Cette jeune perſonne était pourvue de tous les charmes & de toutes les qualités qu'on peut ſouhaiter dans une femme. La candeur & l'innocence étaient peintes ſur ſon viſage ; ſa phyſionomie était noble & régulière, les plus beaux yeux, la plus belle bouche ; ſes cheveux noirs relevaient la blancheur de ſon teint ; ſon regard était tendre & animé, ſon geſte aiſé & naturel, ſa voix douce

& flexible, sa taille élégante, sa démarche majestueuse : la beauté était cependant la moindre de ses perfections. Son excellent caractère lui gagnait tous les cœurs ; la plus belle ame était unie au plus beau corps.

Cette charmante fille aimait Thamar. Incapable de feindre, dans un pays où la liberté la plus entière était l'heureux apanage de tous les habitans, elle avait fait part à sa mère de ses sentimens, & c'est d'après cette connaissance que Zulmire, qui chérissait passionnément sa fille, avait fait tous ses efforts pour retenir Thamar dans le vallon, & qu'elle témoigna tant de joie lorsque nous lui apprîmes qu'il reviendrait incessamment. Cette nouvelle, que je donnai à Zulie, lui causa une vive émotion qui lui prêtait un nouvel éclat. Cette tendre amante se flattait que l'amour avait quelque part au retour de Thamar. Cette idée cal-

mait ſa douleur, & répandait dans ſon ame la paix & la ſérénité.

CHAPITRE LXIV.

Deſcription de la vallée de Dinam.

JE paſſai près d'un an dans cette agréable retraite. L'empreinte de mes malheurs s'affaibliſſait tous les jours. J'appris enfin que le calme préſage ſouvent la tempête. Mais, avant que de décrire les nouvelles infortunes qui retardèrent ſi fort mon retour dans ma patrie, je dois quelques détails ſur la charmante habitation dans laquelle j'ai goûté le bonheur pendant trop peu de temps.

Le déſert de Zend eſt terminé, du côté de l'empire des Indes, par une chaîne de montagnes qui s'étend depuis le mont Taurus juſqu'au golfe perſique. Cette chaîne s'abaiſſe en

plusieurs endroits ; mais, sur les bords de la mer, depuis l'embouchure de l'Indus jusqu'aux environs de Diu, les montagnes sont fort escarpées, & d'une élévation si prodigieuse, que, malgré leur situation auprès de la zône torride, leur sommet est couvert d'une neige aussi ancienne que le monde.

Ce pays sauvage, qui ne semble propre qu'à être habité par les bêtes féroces, renferme plusieurs vallées, dont quelques-unes sont spacieuses & agréables : telle est celle où j'ai passé près d'un an. La nature, qui l'a cachée au reste de la terre, en a rendu l'abord extrêmement difficile ; on ne peut y arriver que par le chemin que nous avions pris. Il faut connaître une route aussi scabreuse pour oser s'y engager ; mais on oublie la fatigue du voyage lorsqu'on se trouve à la vue de ce charmant séjour.

La longueur du vallon eſt de quinze milles ſur quatre dans ſa largeur moyenne. L'imagination la plus brillante aurait de la peine à créer un plus magnifique payſage. Tout ce que les poëtes & les romanciers ont enfanté dans leurs fictions pour peindre un pays délicieux ſe trouve réaliſé dans celui-ci par une eſpèce d'enchantement ; la plaine reſſemble à un vaſte verger coupé par un grand nombre de ruiſſeaux d'eau vive, leſquels, après avoir formé pluſieurs caſcades en ſe précipitant avec fracas du ſommet des montagnes, ſerpentent dans une immenſe prairie émaillée de fleurs. Ces ruiſſeaux, par les contours différens qu'ils forment en revenant ſur leurs pas, ſemblent abandonner à regret cet aimable ſéjour pour prendre le chemin de la mer.

CHAPITRE LXV.

Comment ce vallon avait été peuplé.

LE vallon de Dinam n'était habité que depuis trente ans lorſque mon étoile m'y conduiſit. Pluſieurs des fondateurs de la colonie vivaient encore. L'événement qui les y avait conduits eſt des plus extraordinaires.

Des marchands de Diu avaient équipé un vaiſſeau dans lequel ils devaient aller commercer ſur la côte de Bengale. A peine ce navire était-il ſorti du port, que, battu par une tempête, il vint heurter & ſe briſer à la côte, ſur un rocher, où tout fut englouti, équipage & marchandiſes. De cinquante perſonnes qui montaient ce vaiſſeau, en comptant quelques paſſagers qui devaient prendre terre ſur la route,

il ne s'en ſauva que ſept, quatre hommes & trois femmes. Ces malheureux furent pouſſés à terre par les vagues, à l'entrée de la nuit.

Dès qu'ils ſe virent ſur la grève, la joie qu'ils reſſentirent, d'avoir échappé à la mort, ne leur permit pas de ſonger aux pertes qu'ils avaient faites, & aux périls qu'ils pouvaient courir. Ils montèrent ſur des rochers, & attendirent que le retour du ſoleil les éclairât ſur leur ſort.

Cependant la tempête, qui venait de ſubmerger leurs compagnons & de briſer le navire qui les portait, continuait avec tant de violence, que, durant la nuit, elle jetta près du rivage leur vaiſſeau fracaſſé. Ils durent à cet événement la conſervation de leur exiſtence.

A peine le jour commençait à paraître, qu'ils apperçurent les débris de leur bâtiment à deux cents pas dans

la mer. Le besoin de manger, qu'ils commençaient à ressentir, leur donnant de la hardiesse, les hommes se mirent à la nage, & abordèrent dans le navire: ils en rapportèrent quelques provisions. On fit un petit radeau avec des planches tirées du vaisseau, à l'aide duquel les vivres furent conduits heureusement jusqu'à terre; mais ils ne trouvèrent dans le vaisseau aucun de leurs compagnons vivans. On se servit des planches qui composaient le radeau pour construire une hutte dans laquelle les sept personnes échappées au naufrage s'établirent pour y passer la nuit.

Le lendemain, au lever du soleil, ils virent la mer calme, & la carcasse de leur vaisseau était à sec sur le rivage.

Ces infortunés se mirent en route pour chercher quelque endroit habité dans lequel ils pussent trouver des secours. Après les courses les plus

pénibles, leur surprise fut extrême quand ils furent certains que la plaine de sable, au milieu de laquelle le sort les avait jetés, n'offrait aucune issue.

Dans le premier mouvement de leur désespoir, ils portaient envie à leurs compagnons submergés. Revenant ensuite de leur consternation, ils travaillèrent de concert à la conservation de leurs jours, que la mer avait respectés.

Ils s'arrêtèrent à l'embouchure de la petite rivière qui termine la plaine du côté du couchant. Cet emplacement fut préféré, à cause de l'eau douce qui leur était nécessaire, & de quelques arbustes dont cet endroit était couvert. Ils résolurent d'y fixer leur résidence. Les hommes & les femmes se mirent sur-le-champ à l'ouvrage, &, se servant avec économie des fragmens de leur vaisseau, ils bâtirent en peu de temps trois ca-

banes assez commodes. Une fut destinée à serrer les provisions & les effets qu'on avait tirés du vaisseau naufragé ; celle du milieu fut habitée par les trois femmes, & les hommes se logèrent dans la troisième, la plus voisine de la mer.

CHAPITRE LXVI.

Noms des fondateurs de la colonie. Leurs recherches d'abord infructueuses.

Les quatre Persans se nommaient Nadir, Misouf, Luzein & Zaïr, & les trois femmes, Zulie, Mirsa & Zeloïse. Ces sept personnes, liées ensemble par la conformité de leur sort, le furent bientôt par les liens de l'amitié. Les provisions trouvées dans le vaisseau pouvaient fournir à tous leurs besoins pendant plusieurs

mois. Il fut réſolu qu'on en chercherait de nouvelles, afin de ne pas s'appercevoir quand celles dont ils étaient pourvus viendraient à finir. Les femmes ne s'écartaient pas de l'habitation; elles s'occupaient à pêcher des coquillages ſur le bord de la mer; &, comme il fallait leur laiſſer des défenſeurs qui les miſſent à couvert de tout danger, deux hommes, tour à tour, reſtaient auprès d'elles, tandis que les deux autres parcouraient les montagnes, & cherchaient à faire des découvertes avantageuſes.

Six ſemaines s'étaient écoulées depuis qu'ils habitaient ce déſert. Les rencontres heureuſes qu'ils avaient faites ſe réduiſaient à quelques tortues qu'ils trouvaient de temps en temps, & qui leur furent d'un grand ſecours, lorſque leur ſort changea tout-à-coup, par un de ces événemens qui tiennent du prodige.

CHAPITRE LXVII.

Découverte heureuſe.

ZAÏR & Luzein gardaient l'habitation, Miſouf & Nadir étaient allés à la découverte. Nadir revint ſeul au coucher du ſoleil. On attendait ſon compagnon. L'inquiétude prit bientôt la place de l'impatience. La nuit s'avançait, toute la colonie la paſſa dans les alarmes. C'était heureuſement pleine lune, & la nuit était belle. Les femmes entretinrent un grand feu devant l'habitation, afin qu'elle pût être apperçue de loin par leur compagnon égaré, que les hommes cherchaient dans tous les endroits connus.

Le jour les ſurprit dans cette occupation. Ils penſaient que Miſouf avait

passé la nuit dans quelque caverne, & qu'il allait revenir. La journée se passa dans cette attente, la nuit revint, & Misouf ne paraissait pas. Malgré le besoin qu'avaient ces six personnes, de prendre du repos, elles passèrent cette nuit comme la précédente, & leurs peines furent inutiles.

Les hommes revinrent à la pointe du jour, les femmes les attendaient avec impatience. On ne douta plus alors que Misouf ne fût tombé dans quelque précipice, ou qu'il n'eût été la proie des bêtes féroces. Assis en cercle devant leurs cabanes, ils faisaient les plus tristes lamentations, lorsqu'ils apperçurent leur compagnon qui revenait à grands pas. La joie qui brillait sur son visage annonçait des nouvelles heureuses. Ils se levèrent tous, & coururent au-devant de Misouf.

Après la confusion inséparable des

premières questions, il rendit compte de ce qu'il avait fait depuis son départ de l'habitation, & fit une description si agréable de la vallée délicieuse qu'il avait eu le bonheur de découvrir, qu'on résolut, d'une commune voix, d'en aller prendre possession dès le lendemain.

La journée fut employée à faire les préparatifs nécessaires pour ce changement de demeure, &, la nuit étant venue, Misouf se vit environné par ses six amis, qui le priaient de leur apprendre les circonstances de son voyage. Misouf, pour les satisfaire, parla en ces termes :

« Dès les premiers jours de notre » arrivée dans ce désert, j'avais conçu » l'espérance de trouver quelque issue » pour en sortir. La hauteur des mon- » tagnes dont cette plaine est envi- » ronnée étonnait mon courage, » mais ne le rallentissait point. J'étais

» résolu

» réſolu de ſuivre, les unes après les
» autres, toutes les ouvertures que je
» trouverais entre les rochers, &,
» ſans être effrayé par les précipices,
» de gravir ſur les montagnes, &
» d'avancer auſſi long-temps que l'im-
» poſſibilité d'aller plus avant ne me
» forcerait pas de revenir en arrière.

» J'avais déja ſondé un grand
» nombre de ravins qui ne m'avaient
» conduit qu'à des gouffres qu'il était
» impoſſible de franchir, lorſque je
» ſortis avant-hier dans l'intention de
» continuer mes recherches. Je ſuivis,
» l'eſpace d'un mille, la rivière qui
» baigne notre habitation, & je me
» trouvai dans une vallée formée par
» le lit même du torrent. Après une
» heure de marche, je traverſai la
» rivière pour m'enfoncer dans un
» ravin qui ſe préſentait devant moi,
» & qui me conduiſit dans une petite
» plaine arroſée par un ruiſſeau ſur

» les bords duquel je trouvai des
» arbres chargés de fruits sauvages :
» j'en mangeai avec plaisir. La grande
» chaleur me força à me reposer
» pendant quelques heures dans cet
» endroit ; ensuite je m'avançai sans
» calculer mon éloignement de l'ha-
» bitation, dont je m'écartais de plus
» en plus. Cependant la plaine com-
» mençait à se rétrécir ; de sorte
» qu'une heure avant le coucher du
» soleil je me trouvai au pied d'une
» montagne absolument escarpée. Il
» me fut impossible d'aller plus loin.
» Le ruisseau qui me servait de guide
» sortait à gros bouillons des flancs
» d'un rocher. Ce fut en vain que je
» portai mes regards de tous côtés,
» & que je cherchai quelque ouver-
» ture par laquelle il fût possible de
» gravir sur la montagne : je me vis
» forcé de revenir sur mes pas.

» Je marchais rapidement. Cepen-

» dant, malgré la vîteſſe de ma courſe,
» le coucher du ſoleil me ſurprit dans
» les environs de l'endroit où je m'é-
» tais repoſé pendant la chaleur du
» jour. La nuit était belle ; je ne crus
» pas néanmoins qu'il fût prudent de
» m'engager dans un chemin que je
» connaiſſais à peine. Je m'étendis ſur
» l'herbe, au bord du ruiſſeau, & je
» dormis tranquillement. Le chant
» des oiſeaux qui gazouillaient ſur
» les arbres d'alentour, m'éveilla le
» lendemain. Je mangeai quelques
» fruits pour réparer mes forces, &
» je ſuivis la pente du ruiſſeau, qui
» me conduiſit en peu de temps au
» bord de notre rivière.

» Je délibérai alors ſi je reprendrais
» le chemin de l'habitation, ou ſi je
» continuerais mes recherches. L'in-
» quiétude dans laquelle je prévoyais
» que vous étiez à mon ſujet me rap-
» pellait auprès de vous ; mais je ne

» pouvais me réſoudre à quitter l'en-
» droit où j'étais ſans en avoir exa-
» miné toutes les parties, afin de
» n'être pas obligé d'y revenir. Enfin,
» la curioſité & le deſir de vous être
» utile l'emportant ſur les autres con-
» ſidérations, je ſuivis un ſentier qui
» paraiſſait pratiqué dans une fente
» de rocher. La difficulté des chemins
» ne me rebutait pas ; &, après avoir
» marché, ou plutôt grimpé, durant
» trois heures, j'arrivai au ſommet de
» la montagne : mais quelles furent
» ma ſurpriſe & ma joie lorſque j'ap-
» perçus alors une plaine qui paraiſ-
» ſait auſſi fertile qu'agréable. De
» nombreux troupeaux de chèvres
» ſauvages, & beaucoup d'oiſeaux,
» furent les ſeuls habitans qui s'of-
» frirent à mes regards : mais ſi ce
» charmant ſéjour n'eſt pas habité,
» il ne mérite pas moins de l'être. Je
» ne vous en fais pas la deſcription ;

» elle vous ôterait le plaiſir de la » ſurpriſe.

» Je pouvais revenir hier au ſoir, » & c'était mon projet ; mais, attaché » par la beauté du lieu, je m'arrêtai » trop long-temps à l'examiner. La » nuit me ſurprit au milieu des courſes » que je faiſais dans cette belle plaine, » où j'eſpère que nous coulerons des » jours heureux ».

Quand Miſouf eut fini de parler, chacun ſe retira pour prendre un repos que les fatigues eſſuyées les jours précédens rendaient néceſſaires, & pour ſe préparer à celles du lendemain.

CHAPITRE LXVIII.

Les nouveaux colons éliſent un chef. Ils bâtiſſent des cabanes dans leur nouvelle demeure.

Aussi-tôt que l'aſtre du jour ſortit du ſein de la mer, Miſouf appella ſes compagnons & ſes compagnes, qu'il trouva prêts à le ſuivre. Ils ſurmontèrent avec courage les difficultés du chemin. Lorſqu'ils furent à la vue de Dinam (c'eſt ainſi qu'ils nommèrent cette charmante vallée), pénétrés d'admiration, ils embraſſèrent leur conducteur & le proclamèrent chef de la colonie. Miſouf voulut en vain refuſer cet honneur, il fut forcé de l'accepter.

La première choſe que firent les nouveaux colons fut de choiſir le lieu

de leur demeure : dès qu'il fut arrêté, Misouf & ses trois compagnons firent, presque chaque jour, un voyage sur le rivage de la mer. Dans quelques jours, ils transportèrent dans la vallée de Dinam, non-seulement toutes les provisions qu'ils avaient laissées dans leur ancienne habitation, mais aussi les planches dont elle était construite, les outils de charpentier, les clous, les fermens, & généralement tout ce qui, parmi les débris de leur vaisseau, pouvait être de quelque utilité dans leur nouveau gîte.

Les premières cases furent bâties au nombre de quatre sur la même ligne, en face d'un ruisseau assez considérable, qui coupe la vallée en deux parties presque égales : on les construisit avec les planches qu'on avait apportées, & de grosses branches d'arbres enfoncées dans la terre. Ces maisons furent couvertes de feuilles

de bananiers, qui formaient un toit impénétrable dans un pays où il pleut rarement.

Les commencemens ſont toujours difficiles. Les nouveaux colons étaient logés aſſez commodément pour le climat chaud qu'ils habitaient : les cabanes ne leur étaient néceſſaires que pendant la nuit ; ils paſſaient les journées ſous des arbres chargés de fruits délicieux, qui leur fourniſſaient un ombrage touffu contre les rayons du ſoleil ; mais ces fruits étaient preſque leur unique nourriture. La quantité qu'ils en mangeaient leur occaſionna des dyſſenteries. Les proviſions du vaiſſeau étaient conſommées, & l'on n'était pas venu à bout d'y ſuppléer. Cet inconvénient, qui menaçait de détruire la colonie, ne fut pas heureuſement de durée.

Des troupeaux de chêvres ſauvages paiſſaient dans la vallée ; on en tua

quelques-unes, ce qui était aisé, parce qu'elles se laissaient approcher de très-près. Lorsqu'une chèvre était morte, ses petits, si elle en avait, ne quittaient pas le corps de leur mère. On les apprivoisait avec tant de facilité, qu'en peu de temps on eut dans la colonie une race de chèvres domestiques. D'ailleurs, Misouf avait eu l'attention de semer, dans un enclos, une petite quantité de riz qui se trouvait encore dans un magasin, au bord de la rivière, à l'époque où l'on découvrit la vallée : la récolte en fut abondante, & dès-lors la famine ne fut plus à craindre.

CHAPITRE LXIX.

Les colons apperçoivent un vaisseau sur la côte ; un d'entre eux s'offre d'aller le reconnaître, il est tué. Suites de sa mort.

LA colonie commençait à prendre une forme riante lorsque Misouf, assis sur un rocher d'où l'on découvrait la mer, apperçut un vaisseau qui faisait voile vers le village. Il fit part de sa découverte à ses compagnons, qui résolurent de profiter de cette occasion pour retourner dans leur patrie, ou pour savoir du moins dans quel pays ils étaient. Misouf leur représenta vainement l'intérêt qu'ils avaient à se tenir cachés, ne sachant pas si ce navire appartenait à des marchands de leur nation, ou à quelque corsaire

qui tenterait de les faire esclaves : ses avertissemens furent inutiles. Ils s'apperçurent le lendemain que le vaisseau étranger était mouillé près de la petite rivière, & que les gens de l'équipage descendaient à terre. Zaïr s'offrit d'aller reconnaître les nouveaux venus La colonie fit des vœux pour le succès de son voyage ; mais il ne revint plus, & le vaisseau remit à la voile au bout de quelques jours.

A peine avoit-on perdu le navire de vue, que Mitouf, inquiet sur le sort de Zaïr, descendit sur le rivage avec Luzein. Ils trouvèrent le corps de leur ami étendu sur le sable, percé de coups. Ils revinrent dans la vallée après lui avoir donné la sépulture. Ce tragique événement rendit les colons plus circonspects ; & ayant reconnu dans la suite que le même vaisseau paraissait de temps en temps sur la côte, ils observèrent de se tenir ren-

fermés étroitement depuis son arrivée jusqu'à son départ.

CHAPITRE LXX.

Misouf, chef de la colonie, propose à ses compagnons de se marier.

Misouf fit plusieurs réglemens en faveur de la colonie. On avait bâti quatre cabanes. La première servait de magasin public, Misouf occupait la seconde, les trois femmes logeaient dans la troisième, & la quatrième était habitée par les hommes. Misouf proposa à ses compagnons de se marier, pour mener une vie plus agréable, & avoir des enfans qui recueillissent un jour leurs derniers soupirs. Cette proposition fut reçue avec applaudissement, & l'on prit jour pour la cérémonie.

Dans cette occaſion, Miſouf repréſenta à ſes compatriotes qu'ils n'avaient fait aucun acte public de religion depuis qu'ils étaient dans la vallée de Dinam. Ils ſuivaient tous l'ancien culte des Perſes, rédigé par Zoroaſtre ou Zerduc, religion aſſez généralement profeſſée dans la province de Zend. Miſouf fit conſtruire un autel en face des cabanes : il était de forme ronde, élevé de ſix pieds ſur douze de circonférence. On l'entoura, à une certaine diſtance, d'une clôture de roſeaux entrelacés les uns dans les autres. Cet autel ſubſiſtait encore dans le temps que j'habitais la colonie. Les préparatifs occupèrent les hommes pendant quelques jours, tandis que les femmes préparèrent le feſtin nuptial.

Le jour arriva, qui doit être regardé comme celui qui fonda la colonie. Les trois couples, dont les choix

respectifs étaient faits depuis longtemps, se rendirent au pied de l'autel: chaque homme conduisait la femme qu'il allait prendre pour compagne. On commença la cérémonie, en allumant sur l'autel un feu qu'on ne devait plus laisser éteindre, & qui devait subsister jusqu'à la destruction de la colonie.

Ce fut devant ce feu, symbole de l'activité du grand Orosmade, que les six époux se jurèrent un attachement éternel, les uns & les autres étant tour-à-tour les ministres & les témoins de cette action auguste. Les nouveaux mariés se mirent à table dans une feuillée préparée pour le festin nuptial, assaisonné par l'union, la joie & la satisfaction mutuelle des convives. Misouf fit ensuite changer la disposition des cabanes: chaque époux eut la sienne, dans laquelle il conduisit son épouse.

CHAPITRE LXXI.

Gouvernement de la colonie.

LA colonie s'accrut alors, &, dans le temps que j'en étais membre, on y comptait déja quarante chefs de famille. Misouf la gouverna jusqu'à sa mort, après laquelle la forme du gouvernement fut changée en une démocratie qui subsistait de mon temps.

La principale autorité résidait dans la personne des deux hommes & des deux femmes les plus âgés de la peuplade; mais ces quatre chefs ne pouvaient rien statuer de considérable sans l'avis du conseil de la nation, composé de tous les chefs de famille. Les femmes n'entraient pas dans ce conseil, parce qu'on avait observé qu'elles étaient toujours de l'avis de

leurs époux ; mais lorsque leur mari, venant à mourir, laissait des enfans, la veuve était alors déclarée chef de famille, & devenait membre du conseil. Les veuves sans enfans rentraient dans le sein de leur famille ; elles n'avaient en conséquence aucune part à l'administration publique.

Lorsque j'arrivai dans la vallée de Dinam, toutes les cabanes qui composaient le village avaient été bâties autour de l'autel dont j'ai parlé, & chacune était accompagnée d'un verger entouré d'une haie vive.

Tout le riz qu'on recueillait dans la plaine était conservé dans des magasins publics ; chaque chef de famille en recevait la provision qu'il pouvait consommer dans sa case. Le principal objet du gouvernement était cette distribution.

A force d'observations, on s'était apperçu que les corsaires arabes ne

venaient à la côte, pour acheter des esclaves, que dans certains temps de l'année. Les colons profitaient des intervalles entre ces apparitions pour envoyer des pêcheurs au bord de la mer : ils prenaient du poisson, qu'on salait & qu'on apportait dans la vallée.

CHAPITRE LXXII.

Suite du gouvernement de la colonie. Fête publique.

Tous les mois, à la pleine lune, on célébrait une fête à l'honneur de l'être suprême : elle durait trois jours, pendant lesquels les mères conduisaient au pied de l'autel leurs filles nubiles. Les jeunes gens avaient la liberté de leur offrir la main pendant cette cérémonie, terminée par des danses. Si le jeune homme plaisait à la fille,

elle acceptait cet hommage ; mais elle le refusait sans ménagement & sans crainte d'être blâmée de personne, si son cœur ne sentait rien pour lui. Lorsqu'un garçon avait donné la main à une fille pendant trois fêtes consécutives, il était censé l'avoir demandée en mariage, & en être accepté pour époux. On les mariait le mois suivant, en présence de la nation. Les mariages ne se célébraient jamais que les jours de fête.

CHAPITRE LXXIII.

Suite du gouvernement de la colonie. Cérémonies observées dans les noces.

Les cérémonies des noces observées dans la vallée de Dinam sont d'une simplicité majestueuse. Les deux amans

ſe préſentent devant l'autel, couronnés de fleurs, & ſuivis de leurs parens. Arrivés à l'entrée du ſanctuaire, la fille & le garçon préſentent leurs couronnes aux chefs de la nation, qui font, dans la colonie, les fonctions de prêtres. Les vieillards reçoivent les couronnes, & les leur rendent un inſtant après, en obſervant de placer ſur la tête du mari la couronne que l'épouſe vient de quitter, & de couronner l'épouſe des fleurs qu'avait apportées ſon époux.

Les époux font leur ſerment devant le feu ſacré, & en préſence de la nation aſſemblée, qui applaudit à leur union, & fait des vœux pour leur bonheur. Les deux époux ſont conduits, après la cérémonie, dans une caſe neuve que les chefs de la colonie ont fait conſtruire pour eux ſur le modèle des autres. Les nouveaux mariés y trouvent tous les uſtenſiles &

les provisions dont ils ont besoin. Le conseil s'assemble quelques jours après, & l'époux est déclaré chef de famille & membre de la législation.

CHAPITRE LXXIV.

Suite du gouvernement de la colonie. Obsèques.

Les obsèques des habitans de cette vallée se font avec appareil. Lorsque quelqu'un d'eux vient à mourir, on place le corps, revêtu de ses plus beaux habits, devant la porte de sa cabane ; il y reste deux fois vingt-quatre heures, au bout desquelles on le porte en cérémonie sur une montagne qui n'est destinée qu'à cet usage, & on l'enterre.

CHAPITRE LXXV.

Suite du gouvernement de la colonie. Manière de s'habiller.

Tous les habitans ſont vêtus d'une étoffe légère qui reſſemble à de la mouſſeline. On ſe ſert, pour la fabriquer, de l'écorce intérieure d'un ſapin d'une eſpèce particulière, qui croît en grande quantité ſur les montagnes voiſines. Cette écorce s'enlève en grandes feuilles aſſez reſſemblantes à du parchemin : on les étend à l'ombre, ſous des arbres, après les avoir appliquées les unes ſur les bords des autres. Cette écorce eſt imprégnée d'une gomme au moyen de laquelle chaque feuille s'attache fortement à ſa voiſine. L'étoffe qui réſulte de cet aſſemblage eſt aſſez égale par-tout. On l'expoſe à la roſée quand elle eſt ſèche ; elle devient parfaitement blanche dans l'eſpace de ſix ſemaines ; c'eſt alors qu'on en fait uſage.

CHAPITRE LXXVI.

Suite au gouvernement de la colonie. Culture.

A l'exception d'une vaſte plaine où l'on cultive du riz, le reſte de la vallée de Dinam n'eſt pas mis en valeur. Elle produit naturellement d'excellens pâturages qui nourriſſent de nombreux troupeaux de chêvres ſauvages & domeſtiques; on y trouve auſſi pluſieurs ſortes de racines d'un goût exquis, beaucoup de cannes de ſucre, dont les habitans ne font d'autre uſage que de les ſucer.

Toute la plaine eſt couverte de bananiers, d'orangers, de cocotiers, de ſagus, de manguiers, de palmiers & de ceps de vigne. Ces arbres étaient plantés ſans ordre dans l'origine de la colonie; mais, dans la ſuite, on avait eu ſoin de les diſtribuer avec ſymmétrie: ils forment, en tout ſens, des

allées magnifiques ; de sorte que toute la plaine présente l'image d'un vaste jardin.

CHAPITRE LXXVII.

Ander-Can & Falcour sont regardés comme membres de la colonie.

Dès les premiers jours de mon arrivée, les chefs de la colonie m'offrirent une cabane pour Falcour & moi ; mais Luzein & son épouse nous témoignèrent tant d'empressement à nous garder dans la leur, que, craignant de les désobliger, nous remerciâmes les chefs de leur bonne volonté à notre égard. On ne mit bientôt aucune différence entre nous & les anciens habitans de ce pays. Nous partageâmes leurs occupations & leurs plaisirs, nous fûmes à la pêche au bord de la mer, nous aidâmes à faire la moisson, nous prîmes part aux fêtes

publiques, & il ne tint qu'à nous de choisir des épouses.

Vers le temps où les Arabes étaient accoutumés à paraître à la côte, les chefs envoyaient, chaque jour, un citoyen sur un rocher d'où l'on découvre la mer, pour avertir la colonie du moment où les corsaires paraîtraient. Je fus témoin de l'attention avec laquelle toute la peuplade se tint cachée dans le vallon pendant huit jours que les Arabes passèrent sur les bords de la mer.

Tous les matins, avant le jour, un des chefs montait sur un rocher : il n'y restait qu'un instant ; & quand les Arabes se retirèrent, il en avertit la colonie, qui célébra cet événement par un jour de fête & de réjouissance. Tout le monde eut alors la liberté de descendre au bord de la mer pour pêcher, ou pour prendre le plaisir de la promenade.

Fin du premier volume.

PQ Ander-Can
1947
C3A5
t.1

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY